

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 711.—SAMEDI, 18 DÉCEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES,
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CHERCHEUR DE PROJECTILES.—Avant l'opération

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 18 DECEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Causerie de décembre, par Edmond Ladouceur.—Petite poste en famille.—Prière avant le repas.—Chant du Club de Pêche et de Chasse "Mattawa," par J.-B. Caouette.—Faits et légendes de 1837-38 : l'Enfant-Patriote, par F. Picard.—Députés conservateurs à Québec, en 1883 (avec gravure), par F.-L. Desaulniers.—Nouvelle : Trop tard, par Jean des Erables.—Epigramme célèbre.—Poésie : La plus suave des fleurs, par le Dr G. Tassé.—La Saint-Nicolas, par F. Picard.—Les mystères au moyen-âge, par P. Calmet.—Une présentation.—Le chercheur de projectiles.—Les gauchers de la vue.—Poésie : Le premier bébé.—Napoléon et la divinité.—Le Montagnard.—Théâtres.—Billard.—Feuilleton : Les deux gosses.—Choses et autres.

GRAVURES : Le chercheur de projectiles : Avant l'opération ; La production des épreuves radiographiques ; Réglage du compas d'opération sur le compas schéma ; Avant l'opération chirurgicale : le compas indique la direction de la balle.—Beaux-Arts : Prière avant le repas : La bénédiction.—Portraits des quarante députés conservateurs à l'Assemblée Législative de Québec, en 1883.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les crimes se succèdent d'une manière inquiétante et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces horreurs aient lieu fin d'automne, c'est-à-dire à une époque de l'année considérée généralement comme une saison de relâche relativement aux drames de la vie réelle.

Mais de tous les assassinats qui viennent d'épouvanter notre province, le plus stupéfiant est celui du malheureux Poirier, égorgé par un misérable affolé, hypnotisé par une femme.

Une femme qui, d'après les renseignements recueillis jusqu'à ce jour, est un des monstres les plus complets, au point de vue du crime, qui aient existé, mais qu'il faut étudier pour se rendre compte de son état physiologique.

Née dans les conditions ordinaires de la vie des campagnes, Cordélia Viau a reçu une demi-instruction, des connaissances incomplètes qui semblent n'avoir servi qu'à seconder de mauvais instincts.

Cette femme se croyait très forte et incomprise. Le monde dans lequel elle vivait lui pesait, elle rêvait une

existence de luxe et de folies et, ne pouvant satisfaire ses goûts, elle singeait la vie élégante. Pour s'en convaincre, il suffit de voir cette pauvre femme de journalier, se faire photographier à cheval, en amazone, chapeau haut de forme et escortée d'un petit chien bouledogue. Une caricature de la femme riche et élégante.

Dans ses moments de rêverie, cette névrosée écrit des phrases dont le sentimentalisme fait pitié et, tout en poursuivant l'idée fixe qui la domine : se défaire de son mari, elle crayonne dans un carnet :

Si j'étais fleur, je voudrais croître sous tes yeux ; te donner mes parfums et ma vie...

Elle était musicienne et, comme la musique adoucit les mœurs, elle se fait accompagner par son amant, en chantant des chansons passionnées et sa voix enivre le pauvre diable qu'elle va pousser au crime.

Maintes fois sa conduite avait révolté les habitants du village, à la vie rude et aux mœurs simples, et plusieurs d'entre eux avaient même parlé de l'expulser de la paroisse.

Cependant, c'était elle qui tenait l'orgue de l'église, et l'on se demande comment celle qui faisait retentir les voûtes du temple d'hymnes et de chants sacrés, a pu concevoir le forfait dont elle est accusée aujourd'hui.

*** On dirait qu'un vent de folie criminelle passe sur notre pays.

Ces crimes passionnels, ces suicides que l'on apprend tous les jours, semblent dénoter un déséquilibre dans les cerveaux. Ce garçon de vingt ans qui tue son frère et ses trois sœurs, à Rawdon, "pour faire de la place," comme il le dit lui-même. Cet autre jeune homme qui assassine un cultivateur à Saint-Liboire, pour lui voler un peu d'argent. Et, enfin, cette femme et cet homme, qui "saignent" ce pauvre diable de mari, qu'ils ont enivré !

On parle tant des vices et des mœurs des villes, mais que dire après tant de crimes commis aux champs ?

Que dire ? mais cela me semble assez clair : c'est que malheureusement, malgré les dehors, les apparences de croyance religieuse, beaucoup de gens n'en ont véritablement aucune—que d'individus voyons-nous aller régulièrement à l'église, pratiquer extérieurement leur religion, et manquer cependant complètement de sens moral.

Regardez autour de vous et il ne vous faudra pas grand temps pour découvrir un tas d'hypocrites, très religieux en apparence et profondément canailles au fond.

Que de gens se scandalisent en public d'une plaisanterie ou d'un spectacle un peu leste, mais font pis que pendre dans l'ombre, et ainsi, que le dit Molière

Tous les dévots de cœur sont aisés à connaître ;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement.

*** Le monde entier semble ne s'occuper en ce moment que de l'affaire Dreyfus, "du scandale Dreyfus," comme on dit déjà, sans connaître encore le fond de l'affaire.

Dreyfus est, vous le savez, ce misérable officier condamné il y a trois ans à la prison perpétuelle, pour avoir commis l'un des plus horribles crimes possibles, celui de trahison.

Dreyfus a été convaincu d'avoir livré à l'Allemagne des documents relatifs à l'artillerie française et aux plans de mobilisation ; il subit sa peine depuis trois ans, à l'île du Diable, Guyanne française, seul, sans pouvoir parler à qui que ce soit.

Et voici que tout à coup s'élève un grand cri : Il y a eu erreur judiciaire, Dreyfus est innocent !

Et ce cri se répète, se répercute partout.

Dreyfus est-il innocent ?

Je ne le crois guère. Comment admettre que huit officiers de l'armée française aient pu se réunir pour juger et condamner un camarade sans preuve, sans motifs mûrement posés, sans lumière éblouissante ?

Comment supposer qu'ils aient déshonoré cet ami, ce frère d'armes de la veille, sans souci des déchets de honte qui rejailliraient sur toute l'armée ?

C'est impossible ! C'est le contraire qui a dû se passer. Et, s'il y a eu lutte, la lutte contre eux-mêmes, la lutte contre le vif désir qu'ils avaient de le sauver qu'ils ont eu à soutenir et ce n'est qu'avec tristesse qu'ils ont dû s'incliner douloureusement sous un faisceau de preuves irréfragables.

Dreyfus innocent ! Mais, savez-vous que toutes les tentatives ont été osées pour sauver ce malheureux ? Que l'on a été jusqu'à proposer 100,000 francs à certains membres du conseil de guerre, non pour amnistier le coupable, mais pour consentir à manifester un doute sur sa culpabilité ? Qu'une somme aussi forte a été proposée à un expert en écriture, non pour nier l'écriture de Dreyfus, mais simplement pour hésiter à la reconnaître.

Enfin, quelle est à ce propos la conduite du gouvernement français ?

Constatons-nous une hésitation, une crainte ? Ne le voyons-nous pas, au contraire, soutenir la décision du conseil de guerre ; proposer de soumettre, sous le sceau du secret, les pièces les plus convaincantes de la culpabilité de Dreyfus ?

Mais, alors que croyez-vous donc ?

Je crois à un gigantesque complot ourdi pour sauver un misérable.

Je crois aussi à la naïveté du défenseur de Dreyfus, M. Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat.

Vice-président du Sénat et candeur, ne sont pas toujours incompatibles.

*** D'une statistique récemment publiée en Angleterre résulte une assez curieuse comparaison.

La valeur totale du blé qui a été consommé pendant l'année 1895, par les habitants du Royaume Uni, représente en chiffres ronds 165 millions de dollars, tandis que les dépenses faites par nos voisins pour leur tabac et leurs cigares s'élèvent à peu de chose près, à 163 millions, en comprenant dans ce chiffre les accessoires de fumeurs.

Ainsi les Anglais ne consacrent à acheter du pain que deux millions de plus qu'ils en dépensent à fumer.

En France, on sait que chaque habitant consomme en moyenne deux livres de tabac par an, mais on n'ignore pas que le Français mange beaucoup plus de pain que l'Anglais ; cependant le tabac est plus cher en France qu'en Angleterre et, d'après les statistiques on est arrivé à démontrer que le Français paie au marchand de tabac à peu près le cinquième de ce qu'il donne au boulanger.

Ces calculs ne semblent guère signifier grand chose au premier abord et, cependant, en y réfléchissant, savez-vous que cette lutte du marchand de tabac et du boulanger est assez intéressante.

Une livre de pain vaut en moyenne, moins de trois cents dans la province de Québec, et il est admis que deux livres suffisent largement, par jour, à un homme de bon appétit, soit : six cents, au plus.

Or, vous est-il jamais venu à l'idée que quand vous achetez un cigare de dix cents, qui s'en va en fumée en une demi-heure, vous consommez la valeur d'un pain de trois livres et demie, au moins, c'est à dire de quoi nourrir en partie une petite famille ?

En poussant le raisonnement plus loin, savez-vous que si l'on employait à acheter du pain, l'argent que l'on dépense chaque jour pour s'éviter la peine de marcher, on aurait de quoi faire manger tous les pauvres de Montréal, et si chacun de nous pensait, avant de monter dans un tramway électrique, que les cinq cents donnés au conducteur, représentent deux livres de pain, la Compagnie verrait ses recettes diminuer d'une manière sérieuse.

Vous me ferez observer, avec raison, que l'argent ainsi dépensé s'en va un peu partout, chez le boulanger comme chez le marchand de chemises ou de tabac, mais, enfin, il n'en est pas moins vrai que l'on pourrait se permettre un peu moins de char pour donner un peu plus de pain aux pauvres.

Toutefois, il ne faut pas trop avoir de remords, car l'homme vit mieux et plus longtemps de nos jours que dans le siècle passé, et les économies de cigares sont assez proches parentes des économies de bouts de chandelles, témoin l'anecdote suivante, bien vieille, mais toujours vraie :

Un ennemi du tabac demandait un jour à un de ses amis, grand consommateur de la plante de Jean Nicot, combien il dépensait par semaine en tabac et en cigares.

— A peu près cinquante cents.

— Cinquante cents, cela fait vingt-six piastres par an. Tu fumes depuis trente ans, cela fait sept cent quatre-vingts piastres, mais en comptant les intérêts composés, on peut dire deux mille piastres au moins. Deux mille piastres ! Mais, sais-tu que si tu n'avais pas fumé ; tu pourrais être propriétaire d'une maison comme celle-ci, celle que tu vois à ta gauche ?

— C'est possible ; et toi, tu ne fumes pas ?

— Non, je n'ai jamais fumé.

— Eh bien ! montre-moi ta maison.

Hélas ! il n'en avait pas plus que le fumeur.

* * Les vieillards grincheux qui prétendent que, dans leur jeune temps, tout allait mieux qu'à présent, que les hivers étaient moins longs, les étés plus chauds et les automnes plus beaux, ont lieu d'être humiliés.

Il résulte en effet des observations faites, tant en Europe qu'en Amérique, que l'automne de 1897 a été l'un des plus beaux que l'on ait vus depuis le commencement du siècle.

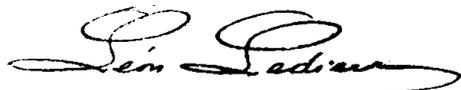
Au Canada, nous sommes parfaitement de cet avis.

* * Au moment de terminer ma causerie, un ami m'annonce quelques nouveaux crimes ruraux.

Un autre m'affirme que d'après les notes qu'il a prises depuis un an, il y a eu dans notre bon Canada, deux assassinats, trois suicides et je ne sais combien de morts subites par jour !

J'ai essayé de protester, mais comme il avait ses preuves, je me suis tenu coi.

Il y a quelque chose qui va mal quelque part.



CAUSERIE DE DÉCEMBRE

Nous sommes en pleine saison hivernale. Les rigoureux aquilons ont planté leur tente sur nos domaines, et les neiges abondantes ont envahi nos villes et nos campagnes. Plus de bosquets, où les plantes mortes et les fleurs meurtries conservent quelques charmes encore ; plus de vallons déserts, où les feuilles jaunies de l'automne trouvent leur dernière retraite, et où les amoureux rêveurs cherchent un nid silencieux pour ensevelir leurs peines de cœur ; plus de ravins où coulent les ruisseaux qui disent, en serpentant, leurs cantilènes mélodieuses et prodiguent leurs baisers à l'herbe qui se flétrit.

Hélas ! tous ces endroits, pleins d'un rythme émouvant, ont déserté nos regards ; leurs voix mystérieuses ne répondent plus à nos invocations, et la neige, la neige a partout semé la mort en étendant sur la nature son vaste manteau blanc.

Ce manteau, qui revêt les couleurs de l'innocence, possède des secrets divers. Pour les uns, il est l'emblème des joies, des plaisirs et des amusements de toutes sortes, tandis que pour d'autres, il n'est que l'avant-coureur des misères et des souffrances que de pauvres êtres auront à endurer sous les cruelles étreintes du froid et de la faim. Ce manteau qui, à l'oreille des uns, murmure ce beau mot : "Espérance !" fait entendre aux autres cette parole qui fait peur : "Désespoir !" Et c'est ainsi que sur cette terre, où pleuvent les contrariétés, les pleurs avoisinent les sourires, les infortunes côtoient les plaisirs.

Savez-vous où réside ce dieu de l'Espérance que

fait naître l'hiver ?—Suivez-moi un instant. Prenons ce large sentier qui conduit au milieu de ce talus couvert d'arbres géants. Là, s'élève une maison princière, aux murs épais, au toit élevé. L'espace d'un vaste jardin s'étend à l'avant ; à l'arrière, une large cour remplie d'animaux domestiques. Les serviteurs vont ici, là, remplissant les ordres d'un maître qui se repose sous des lambris dorés. Dans cette demeure, tout est luxueux : foyers éclatants et sans cesse alimentés d'une braise ardente ; tables spacieuses où la bonté s'unit à la diversité des mets ; riches tentures, broderies et tapisseries sans nombre qui flattent la vue, tandis que, dans les salons somptueux, mille accords d'instruments se font entendre pour célébrer des fêtes carnavalesques. Aucun froid ne pénètre dans cette demeure dont les portes, fermées à double verrou, ne laissent pas même entendre la plainte du mendiant qui demande du pain ; et au dehors, voyez-vous ces chevaux richement harnachés, ces voitures brillantes, ces fourrures épaisses ? Ils sont la propriété du maître de ce château autour duquel l'hiver sème les plaisirs. Pour cet heureux mortel et les siens, la saison des neiges est l'Espérance qui apporte mille et une joies diverses.

* *

Détournons maintenant nos pas de ce sentier souriant, et envisageons cette plaine vaste et froide, au fond de laquelle se perd une pauvre chaumière, presque une mesure, à demi enfoncée dans les neiges. Son toit de chaume laisse pénétrer les frimas, et sa fenêtre, unique et mal fermée, ne peut arrêter les vents glacés. L'intérieur n'a pour tout mobilier qu'un mauvais lit, un grabat brisé, un vieux banc et une table, le tout éclairé, le soir, par la lumière blafarde d'une chandelle, et les quelques rayons que laisse échapper la bûche qui brûle en s'éteignant dans la cheminée. A cela, ajoutons le spectacle d'une pauvre femme qui n'a que des larmes pour amollir le pain de ses orphelins ; quelquefois, celui d'un vieillard infirme qui grelotte près d'un foyer sans feu, et qui n'a pas la force d'aller chercher le fagot qui l'attend dans la forêt voisine, et alors, amis lecteurs, vous serez convaincus que, pour bien des malheureux, l'hiver n'est rien autre chose qu'un spectre hideux qui apporte le désespoir. Vous vous formerez une idée des souffrances endurées et des larmes versées, dans les mansardes du pauvre, et vous réfléchirez à l'amertume des plaintes des petits enfants qui demandent du pain et du feu. Et voilà une pâle image des douleurs qui, durant l'hiver, s'endurent bien souvent non loin du palais des riches.

O neige ! pourquoi ton éclatante blancheur est-elle souillée par le sang qui s'écoule des cœurs brisés par le malheur ; pourquoi ta figure, toute d'hermine, reçoit-elle les baisers du noir fantôme de la misère ?...

* *

Si l'on envisage l'hiver à un autre point de vue, il a son côté souriant, même pour les vieillards et les enfants pauvres et malheureux. En effet, n'est-il pas l'époque des fêtes joyeuses, des mystères ineffables qui, dans les cœurs de tous, apportent un rayon de consolation ?

Bientôt sonneront les cloches de Noël, et, comme moi, vous connaissez ce que disent à l'âme ces airs sacrés. Ils chantent le mystère de la naissance de l'Homme-Dieu, et leurs chants n'ont rien perdu de leurs charmes divins à travers les dix-neuf siècles qui nous séparent de l'heure sublime qui s'écoula dans l'étable de Bethléem. Chantez encore, chantez toujours, cloches bénies, puisque vos voix raniment notre foi, puisqu'elles enivrent d'amour vieillards et enfants qui aiment à se presser autour de la crèche qui fut le berceau d'un Dieu.

Qui ne connaît ces belles et saintes coutumes qui nous viennent du vieux pays de Bretagne où nos ancêtres ont vécu ? Qui ne connaît les légendes de la bûche traditionnelle de Noël, et des souliers, que les petits enfants n'oublient jamais de mettre sous la cheminée, avec la certitude qu'un ange descendra du ciel pour les remplir ?—Aussi s'endorment-ils lentement, ce soir là, dans l'espoir d'entendre le bruit

des ailes du messager divin ou peut-être, dans la crainte que ce porteur de dragées ne se brûle aux tisons encore fumants du foyer. Je me rappelle que cette nuit m'a fait, autrefois, passer bien des heures sans sommeil, et ces heures, je les regrette souvent, quand je songe qu'en avançant en âge, les joies douces de l'enfance s'apprentent à me fuir.

Oh ! qu'elle est belle cette époque de l'année où il n'est pas un cœur qui ne se sente pénétré d'une étincelle de bonheur, pas un enfant, quelque pauvre qu'il soit, qui ne reçoive son hochet, sa part de gâteau, son sac de bonbons, le tout accompagné des baisers et des souhaits d'un parent ou ami. Et quand arrive le premier jour de l'année, quoi de plus solennel que la bénédiction que répand la main d'un père sur ses enfants et petits-enfants réunis autour du foyer commun !—A leur tour, les vieillards ont sur les lèvres des sourires de joie ; si des larmes perlent à leurs paupières, elles viennent comme des gouttes de rosée destinées à faire fleurir cette jeunesse dans laquelle coule leur propre sang.



PETITE POSTE EN FAMILLE

Mme M.-L. B., Winthrop (Mass).—Un malheur nous est arrivé au déménagement de nos bureaux, le premier feuillet manque : pouvez-vous le remplacer, je vous prie ? Pardonnez-nous.

O. Bail. — Voulez-vous bien nous donner votre adresse, s'il vous plaît ?

X. O., Montréal. — Vous avez oublié de nous donner votre adresse.—Il y aurait beaucoup à changer à *La Neige* pour la... blanchir un peu : voilà pourquoi, il est bon de donner votre adresse.

Georges L., Montréal. — Vous êtes si rempli de bonne volonté, vous êtes si aimable, que je tâcherai de trouver un moment pour donner à votre opprimé, son tour.

Joe, Sainte-Thérèse. — Etes-vous au collège ? Sinon, étudiez-vous seul ?—Je vous demande ceci, parce que, aimant beaucoup ceux qui étudient seuls, j'essayerais de trouver un moyen de retoucher vos *Pensées sur l'hiver*.

Albert F., Montréal. — Reçu biographie : merci mille fois.

Alphonse G., Montréal. — Impossible cette fois, à cause de l'écrit, et par suite de surcharge.

PRIÈRE AVANT LE REPAS

(Voir gravure)

Dans l'humble chaumière, souvent mieux que dans les palais, on comprend ce que tout homme doit à Dieu.

Bien des défaillances peuvent se produire, à tous les degrés de l'échelle sociale, dans toutes, absolument toutes les classes de la société : l'homme des champs, la famille du pauvre, à la foi robuste du charbonnier, savent joindre la bénignité, l'indulgence, faisant jeter un voile sur les scandales d'où qu'ils viennent, pour les malheureux coupables de ces scandales...

Dans l'humble chaumière, mieux que sous les lambris dorés, on bénit Dieu de chacun de ses bienfaits : ils comprennent si bien, les pauvres, ceux qui travaillent aux champs ou ailleurs, que la religion ne peut être rendue responsable du mal qui se fait, même sous son couvert !—Ils manifestent dans toutes les occasions qui s'offrent à eux, leur gratitude envers Celui qui donne la vie ou la retire à son gré.

Quel spectacle touchant, que celui de l'aïeule aux mains tremblantes, disant le bénédicité avant, les grâces après le repas, et l'ange du foyer joignant ses petites mains, unissant sa voix d'argent à la voix brisée de la bonne grand-mère ! Et comme le peintre a été bien inspiré, en fixant cette scène sur la toile !

CHANSON DU CLUB DE PÊCHE ET DE CHASSE "MATTAWA"

(MUSIQUE DE M. PHILÉAS ROY)

*Envolons-nous vers la rive coquette
De ce beau lac qu'on nomme Charpentier !
Là nous fêtons à la bonne franquette
En savourant la truite et le gibier !
Notre voyage est long, mais agréable,
Car la nature, en ces lieux ravissants,
Fait naître en nous un bonheur ineffable
Qui se traduit par nos cris et nos chants*

REFRAIN :

*La gaité nous rassemble
Et nous chantons ensemble :
Hourra ! hourra ! hourra !
Pour le club Mattawa !*

*Voici le lac ! Oublions les affaires,
Et moquons-nous des créanciers rageurs !
Méprisons l'or et tous les millionnaires,
Et rigolons comme de vrais pêcheurs !
A nous les bois, les lacs et les rivières
Resplendissant de grâce et de beauté !
Nous ne voyons ici point de barrières :
A nous l'espace, à nous la liberté !*

REFRAIN

*Allons, chasseurs, mettons l'arme à l'épaule
Et visitons les bois et les îlots ;
Et vous, pêcheurs, arrachez une gaulle
Et puis sautez dans vos légers canots !
Nous rentrerons ce soir, on le devine,
Les bras chargés d'un fardeau précieux ;
Et notre cook, habile à la cuisine,
Nous servira des mets délicieux !*

REFRAIN

*Tout est servi. Plaçons-nous donc à table :
Nos estomacs sont creux comme des puits...
Prenons d'abord de ce vin délectable
Qui nous stimule et chasse les ennuis !
A la santé de tous les camarades !
A la santé de nos tendres moitiés !
Buvons aussi quelques autres rasades
Aux vieux garçons qui sont trop oubliés !*

REFRAIN

*Buvons encore aux nobles patriotes
Qui, jadis, ont conquis nos libertés !
Amusons-nous sans faire de ribotes,
Et nous serons à jamais respectés !
Oh ! mes amis, donnons avec courage
Le bon exemple aux clubs du Canada !
Et tous les sports chanteront d'âge en âge :
Honneur et gloire au beau club Mattawa !*

REFRAIN :

J. B. Caouette

FAITS ET LÉGENDES DE 1837-38 (*)

L'ENFANT-PATRIOTE—HISTORIQUE (1)

Dix-huit-cent-quinze avait vu, dans la plaine de Waterloo, à quelques lieues de Bruxelles (Belgique), l'Aquila Rapax (l'aigle rapace) cesser son vol majestueux pour toujours. Deux jours d'un combat comme on n'en vit jamais sous le rapport de la valeur déployée par les Français, obligèrent Napoléon Ier à se retirer : pour son malheur, il crut pouvoir se confier à l'Angleterre.

Tous savent avec quelle barbarie atroce, sauvage, cette nation tortionnaire le fit périr lentement dans l'île inhabitable de Sainte-Hélène, après six ans de captivité.

Le colonel Gore et son régiment avaient assisté au combat gigantesque de Waterloo ; le colonel y avait été décoré ; il avait pu s'y convaincre que, sans l'arrivée de Blücher le Prussien, le duc de Wellington devait s'enfuir devant les forces inférieures en nombre des Français, mais combien supérieures en bravoure ! Ce fut ce colonel Gore qui reçut ordre de s'avancer,

(*) Tous droits réservés.

(1). Voir *Les Patriotes de 1837-38*, par L.-O. David.

de Sorel, vers Saint-Denis, le 22 novembre 1837, avec cinq compagnies de fusiliers, un détachement de cavalerie et une pièce de campagne. Il devait opérer sa jonction à Saint-Charles, avec le colonel Wheterall, qui commandait six compagnies d'infanterie, un détachement de cavalerie et deux canons.

Il était impossible que les révoltés, les paysans, ne s'évanouissent pas devant ce soudard couvert encore des lauriers de la victoire... Hélas ! il avait, malheureusement, affaire à des fils ou frères de ces Français héroïques que Wellington seul n'eût pu vaincre—et il l'apprit bientôt à ses dépens. Le 23 novembre, malgré sa valeur personnelle, il était défait par une poignée de ces méprisables paysans, n'ayant pour armes, la plupart, que des fourches et des faux.

Vers dix heures du matin commença le combat. Abrisés derrière l'église de Saint-Denis, dans la maison de Mme Saint-Germain, les Patriotes entretenaient un feu meurtrier contre les soldats bien armés, tuant les canonniers avant que ceux-ci pussent mettre le feu à leurs pièces.

Il est vrai que ces paysans avaient la bêtise de dire leur chapelet avant de combattre : pensez donc, si les Anglais, ces Chouayens de malheur, s'inquiétaient de pareilles gens !

Il y avait cinq heures que l'homme de Waterloo n'avancait pas d'une semelle, malgré ses fusils et ses canons : les paysans si méprisables, si méprisés, décimaient ses troupes, tuaient ses meilleurs officiers. Avouez que c'était désespérant, pour un colonel décoré sur le plus beau champ de bataille qui se soit vu en Europe, en face de l'homme le plus redoutable que la terre ait porté depuis Alexandre-le-Grand !

Venir perdre sa gloire, ternir ses lauriers, devant quelques hommes des champs, près d'un village ouvert de tous côtés mais inabordable malgré tout !

Je conviens, en ma qualité d'ancien ferrailleur, que la situation était tout bonnement ridicule pour le Gore ; j'avoue aussi, en toute humilité, que cette constatation me remplit d'une douce joie !

Au premier rang de nos braves Patriotes, se trouvait un nommé Louis Lacasse, valant bien l'habit rouge son ennemi : ce Louis Lacasse avait été brillant soldat sur les champs de bataille durant la guerre que les Américains avaient déclarée aux Anglais en 1812-13 dans notre Canada ; et même, Louis avait conquis autant de gloire alors, que le Gore à Waterloo ; la preuve, c'est qu'il se retira, après la campagne, avec le grade d'enseigne, outre ses citations à l'ordre du jour.

Mais, vous le savez : l'Anglais n'a même pas la reconnaissance du ventre !

Sans la fidélité, la loyauté sans égales des Canadiens-français en 1812, il y a longtemps que l'habit rouge ne circulerait plus ici.

Nos pères étaient bien un peu... naïfs, d'agir comme ils l'ont fait : mais, ne les blâmons pas. Leurs mobiles ont toujours été inspirés par le plus pur patriotisme, les règles les plus sévères de la justice.

* *

Lors de l'arrivée des troupes, le vieux Lafèche un chasseur intrépide devant l'Eternel, les accueillait en criant : "Hue donc !" en même temps que sa première balle étendait mort le premier éclairer ennemi. David Bourdages, député, faisait charger des fusils par deux jeunes gens, tirait deux heures sans arrêter, allumait sa pipe pour se reposer, et recommençait à tirer. Le capitaine Blanchard, ancien voltigeur de Salaberry, et un autre paysan, ancien voltigeur aussi, faisaient la même manœuvre.

Louis Lacasse commandait une compagnie et, dès le début de l'action, était blessé par un éclat de pierre enlevé par le premier boulet de canon.

Ce qui ne l'empêcha pas de ne pas se soucier de cette... grossièreté de l'ennemi, et de combattre comme un lion jusqu'au soir.

Quelle race d'hommes que ces Patriotes !

Malgré la fusillade enragée, malgré les éclats des canons, le sifflement des boulets, de petites têtes d'enfants sont penchées à la fenêtre du grenier d'une maison : des yeux brillants suivent les péripéties de cette lutte disproportionnée.

Agenouillée à la fenêtre, entourée de ses frères et sœurs, une gracieuse petite fille, sans rien perdre des mouvements des troupes en présence, ne cesse de prier ; les yeux secs, mais le cœur brisé, elle supplie Dieu de protéger son père, de lui éviter toute blessure, de le ramener sain et sauf au milieu des siens. Et, tout en priant particulièrement pour lui, la douce mignonne n'oublie pas les autres, elle prie pour tous.

Cinq heures durant, sans manifester la moindre fatigue, sans penser à manger, sans faiblir durant cette scène de carnage, elle a invoqué le Dieu des Armées, elle lui a demandé la victoire pour les siens combattant le bon combat : Dieu pouvait-il ne pas entendre la supplication de l'Innocence ?...

Ce fut à la prière persistante de Moïse que le peuple hébreu dut la victoire, en entrant dans la terre promise, vers 1585 avant Jésus-Christ.

Le doux pape saint Pie V pria durant tout le combat de Lépante, en 1571, combat qu'il put suivre par révélation, et à l'issue duquel il s'écria en se tournant vers les cardinaux : "Dieu nous a donné la victoire !" Victoire si complète, qu'elle sauva toute la chrétienté du joug des Turcs.

C'est à la prière innocente de la petite fille du brave Louis Lacasse, que les Patriotes durent le succès de Saint-Denis.

Honneur à l'Enfant-Patriote !

J. B. Caouette

DÉPUTÉS CONSERVATEURS A QUÉBEC.

(Voir gravure)

Dans l'automne de 1883, les députés conservateurs à la Législature de Québec, firent prendre leur portrait chez M. J.-E. Livernois. C'est la photogravure que publie LE MONDE ILLUSTRÉ aujourd'hui. Quelques notes sur ce groupe de personnages politiques intéresseront le lecteur, croyons-nous.

De ces quarante-et-un députés, quatre seulement sont encore sur la scène politique : les honorables MM. E.-J. Flynn, G.-A. Nantel, P.-E. Leblanc et M. Joseph Marion. Les trente-sept autres sont, ou morts, plusieurs ont été défaits, quelques-uns ont accepté des emplois publics, le plus grand nombre sont retournés à la vie privée, après avoir passé quelques années sur la scène parlementaire. Voici ce qu'ils sont tous devenus, pour autant que la mémoire me rappelle leur souvenir.

Les morts sont : F. St-Hilaire, Léon Leduc, W. Duckett, Onésime Gauthier, A. Casavant, F.-X. Archambault, R. Trudel, L.-B.-A. Charlebois, J.-A. Mousseau, Chs Marcotte et G.-H. Deschênes.

Sont rentrés dans la vie privée : MM. F.-X. Paradis, Dr V.-P. Lavallée, Jos. Robillard, Sévère Dumoulin, Dr D. Martel, Etienne Poulin, Dr T. Frégeau, W. Sawyer, L.-T. Dorais, L.-O. Taillon, Benj. Beauchamp, Ed Spencer et L.-B.-T. Richard.

M. L.-G. Desjardins est greffier actuel de l'Assemblée Législative, après avoir été depuis élu deux fois au parlement fédéral ; M. N. Audet est Conseiller législatif ; M. F.-L. Desaulniers est greffier en chef des Comités de la Chambre, à Québec, après avoir été aussi deux fois élu au parlement fédéral ; M. Jacques Picard, est agent des Terres, à Sherbrooke ; M. G.T. Paquet est maître de Poste de Québec ; M. Ls. Duhamel est percepteur du comté d'Ottawa ; M. W.-J. Poupore est député de Pontiac, à Ottawa ; M. Jean Blanchet est un des juges de la Cour d'Appel ; M. L.-N. Asselin est shérif de Rimouski ; M. J.-G. Robertson est maître de poste à Sherbrooke ; M. J.-T.-C. Würtele est un des juges de la Cour d'Appel ; M. C. Bergevin est employé du canal de Beauharnois ; enfin M. L.-O. Taillon a repris l'exercice de la profession d'avocat, à Montréal, après avoir été premier ministre de la province, et ministre fédéral pendant quelques mois, avant les élections générales de 1896.

Détail assez curieux, de tous ces députés pas un

seul n'a réussi "à faire fortune" avec la politique. Bien au contraire. Ceux qui n'ont pas accepté d'emploi public travaillent encore pour le pain quotidien et le soin de leur famille et les autres n'ont, à fort peu d'exceptions près, que leur traitement pour faire honneur à leurs affaires. Ceux qui ne croiraient pas à la vérité de l'affirmation qui précède n'ont qu'à aller se renseigner auprès de l'hon. L.-O. Taillon. Cet ancien premier ministre, qui a été si longtemps intimement mêlé aux choses de Québec, doit en connaître "long" sur les misères des "heureux mandataires" du peuple.

Le jeune garçon qui figure à côté de M. Bergevin, au bas du groupe, est le fils de F.-X. Archambault. Vers le même temps, les députés libéraux, qui formaient alors la loyale opposition de Sa Majesté, ont aussi fait prendre leur photographie. Malheureusement, il m'a été impossible de la retrouver. Aujourd'hui que leur parti est au pouvoir, sous la conduite de l'hon. M. F.-G. Marchand, il serait curieux de voir les portraits du petit groupe de ceux qui guerroyaient dans les froides régions de l'opposition, en 1883, au parlement de Québec.

F.-L. DESAULNIERS.

Nous donnons ci-après les noms des députés ; les numéros feront aisément trouver chacun d'eux à notre photographie.

1. F.-X. Paradis, député de Napierville.
2. Joseph N.-P. Marion, député de l'Assomption.
3. Dr V.-P. Lavallée, député de Joliette.
4. L.-G. Desjardins, député de Montmorency.
5. E. St-Hilaire, député de Chicoutimi et Saguenay.
6. N. Audet, député de Dorchester.
7. F.-S.-L. Desaulniers, député de St-Maurice.
8. Joseph Robillard, député de Berthier.
9. Léon Leduc, député de Richelieu.
10. Sévère Dumoulin, député de Trois-Rivières.
11. Dr Dosithé Martel, député de Chambly.
12. Etienne Poulin, député de Rouville.
13. Jacques Picard, député de Richmond et Wolfe.
14. Wm. Duckett, député de Soulanges.
15. Dr Isidore Frégeau, député de Shefford.
16. Hon. E.-T. Paquet, député de Lévis.
17. Onésime Gauthier, député de Charlevoix.
18. W. Sawyer, député de Compton.
19. Dr Louis Duhamel, député du comté d'Ottawa.
20. W.-J. Poupore, député de Pontiac.
21. Antoine Casavant, député de Bagot.
22. Pierre-Evariste Leblanc, député de Laval.
23. F.-X. Archambault, député de Vaudreuil.
24. Hon. Jean Blanchet, député de Beauce.
25. Louis-Napoléon Asselin, député de Rimouski.
26. Robert Trudel, député de Champlain.
27. Guillaume-Alp. Nantel, député de Terrebonne.
28. Louis-Trefflé Dorais, député de Nicolet.
29. Hon. J.-G. Robertson, député de Sherbrooke.
30. L.-B.-Alp. Charlebois, député de Laprairie.
31. Hon. J.-S.-C. Wurtele, député de Yamaska.
32. Hon. J.-A. Mousseau, député de J.-Cartier.
33. Hon. L.-O. Taillon, député de Montréal-est.
34. P. Boucher de la Bruyère, M.-C.-L. Rougemont.
35. Félix Carbray, député de Québec-est.
36. Chs. Marcotte, député de L'Islet.
37. G.-H. Déchêne, député de Témiscouata.
38. Célestin Bergevin, député de Beauharnois.
39. Benj. Beauchamp, député des Deux-Montagnes.
40. Edmund Spencer, député de Missisquoi.
41. Hon. E.-James Flynn, député de Gaspé.
42. Jean-Bte.-Trefflé Richard, député de Montcalm.

TROP TARD !...

Je venais de prendre possession de ma cabine à bord de l'*Albatros*, superbe transatlantique, sur le point de partir de New-York pour Anvers... en passant par le chemin des écoliers, comme je devais l'apprendre bientôt.

Les ancres étaient levées, les passerelles retirées et le va-et-vient de l'équipage au-dessus de ma tête me prouvait que nous allions quitter le port à l'instant même. L'idée de n'avoir à partager avec personne la

charmante mais étroite armoire capitonnée qui allait me servir pendant un nombre encore inconnu de jours de chambre à coucher et de cabinet de lecture, me souriait beaucoup. L'homme, dit-on, est un animal sociable et, pour ma part, je n'ai jamais envié le sort de Robinson, seul roi dans son île, sans belle-mère, il est vrai, mais aussi sans amis, sans un cœur pour partager ses peines et le soutenir dans ses moments de découragement. Mais j'aime à choisir ma société. C'est un peu pour cela que j'ai affiché dans mon petit cabinet de travail ces vers de Scultet :

Amis qui me rendez visite
On perd son temps à babiller ;
Veuillez vous en aller bien vite
Ou bien m'aider à travailler...

J'avoue donc que je fis une laide grimace lorsque, tout juste au moment où le coup de sifflet final criait notre adieu à la grande cité, un steward vint déposer à côté des miennes deux lourdes sacoches et une grande couverture de voyage. Derrière cet employé je vis un homme de haute stature, au teint bronzé par le soleil, portant une barbe grise qui lui couvrait la poitrine. Je n'étais plus seul maître chez moi !

L'inconnu me salua poliment et se montra bon prince en me laissant le choix des lits, malgré l'étiquette réglementaire. Puis il me raconta qu'il venait de la Californie et qu'il se rendait en Belgique où il espérait retrouver plusieurs personnes dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis de longues années. N'ayant jamais aimé les discussions inutiles, je laissai à mon compagnon de cabine ses illusions et ses espérances, et nous fûmes bientôt une paire de bons amis.

Notre voyage fut long et passablement ennuyeux. Relâche à Halifax, à Londonderry, à Norwich et ailleurs ; temps sombre et brumeux, roulis et tangage, neige, pluie et grêle, et deux pianos à bord !... Cependant, tout finit ici-bas, même un voyage long et désagréable, et le 2 décembre mon ami le Californien et moi nous prenions le train à Anvers pour nous rendre à nos destinations respectives, nous promettant de nous écrire de temps en temps et de nous revoir le jour de Noël.

Noël !... jour des grandes joies, des gaies réceptions, des doux épanchements, des saintes réconciliations... Je ne puis cependant partager l'allégresse générale... Après dix ans d'absence, j'ai trouvé trop de places vides dans les foyers que j'ai visités. Il est vrai que j'ai eu aussi le bonheur de saluer des nouveaux venus, que j'ai tenu dans ma main calleuse les gentilles menottes d'aimables enfants qui ont payé de tendres baisers les petits présents de leur bon-papa.

On frappe à ma porte, j'ouvre, et mon vieux camarade de l'*Albatros* se jette dans mes bras. Il a l'air triste et paraît bien vieilli. Ce que j'ai prévu est arrivé. Mon ami est sorti du plus beau des rêves pour entrer dans la plus pénible des réalités.

Il me raconte son histoire : Tout jeune encore, il était parti avec son père pour le pays de l'or. Sa mère ? Il ne l'avait pas connue ; il était encore au berceau lorsqu'une maladie cruelle, le choléra de 1846, la ravit à l'amour des siens.

On connaît le sort de la plupart des aventuriers qui envahirent les contrées minières peu après la découverte de quelques champs aurifères.

Après avoir poursuivi en vain cette capricieuse fortune qui conduit tant d'hommes à leur perte, le père de mon ami Walter était mort pauvre et découragé, loin de sa patrie et de sa famille. Son fils, cependant, ne se découragea pas. Ce que les mines lui avaient refusé, il le demanda au travail, à l'économie. Il cultiva la terre, éleva des troupeaux, amassant dollar par dollar une grande fortune, que doublèrent en quelques années des spéculations hardies mais heureuses.

Puis, un beau jour, se trouvant assez riche, il éprouva le besoin de revoir son village natal, et il lui arriva — était-ce un bien, était-ce un mal ? — ce qui arrive, hélas ! à tant de personnes de son âge. Son cœur et son imagination n'ayant pas vieilli, il se figura les êtres aimés qu'il espérait retrouver là-bas,

non comme ils étaient réellement, mais tels qu'il les avait laissés le jour déjà si éloigné de son départ. Il revoyait dans ses rêves plusieurs membres de sa famille, déjà vieux lorsqu'il les quitta ; les compagnons de ses jeux ; et surtout, la mignonne Mariette, l'enfant gâtée de son voisin le forgeron que les vieux parents, pour le taquiner, appelaient sa petite fiancée.

C'était elle surtout qu'il voulait revoir, car il lui semblait qu'il l'avait toujours aimée, choisie depuis longtemps pour être la compagne de sa vie... Il était persuadé qu'elle l'attendait !... Comment serait-elle, cette élue de son cœur ? Brune ou blonde, grande ou petite, belle, simplement jolie ou laide, distinguée ou commune, douce ou acariâtre ?... Le pauvre Walter ne se demandait pas tout cela. C'était son cœur qui avait fait le portrait et le cœur est un peintre fantaisiste dont la palette, lorsqu'il a encore toutes ses illusions, ne reçoit pas les couleurs sombres.

Et le hardi pionnier était parti, heureux d'être riche, portant sur lui une fortune princière qu'il comptait bien déposer, avec son cœur jeune encore, dans la corbeille de sa Mariette bien-aimée.

Il m'avait déjà parlé de tout cela dans nos longues promenades sur le pont de l'*Albatros*, en présence de ces deux immensités : le Ciel et l'Océan, témoins discrets de tant de rêves de bonheur. Je m'étais bien gardé d'arracher une seule plume aux ailes de son imagination, de souffler sur le frêle château de cartes que construisait avec tant de bonheur cet homme vieux d'années, mais toujours si jeune par le cœur.

Il venait de parcourir le pays d'en bout à l'autre. Quels changements ! Il n'avait pas même reconnu le site où s'élevait autrefois la maison paternelle. Quand un inconnu complaisant le lui eut indiqué, il vit un bûcheron qui faisait du bois à brûler d'un vieux poirier renversé par l'orage... C'était le dernier témoin de ses joyeux ébats d'enfant.

Et sa Mariette ?... Il l'avait retrouvée après de longues et patientes recherches, ou plutôt, on lui avait montré une grosse vieille femme, mère de plusieurs grands enfants, compagne d'un épicier prosaïque, capable tout juste de servir ses clients, de compter ses écus, de faire ses trois repas par jour, de voter, aux jours d'élections, pour des candidats dont il ne pouvait apprécier le mérite ; de passer dans la vie sans y laisser de traces.

Alors mon pauvre ami, sans même se faire connaître de celle qu'il avait si longtemps portée dans son cœur, était venu à notre rendez-vous. Il comprenait maintenant qu'il avait eu tort de tout sacrifier à l'amour de l'or, d'avoir refoulé au fond de son âme ses plus douces affections, d'avoir cru que la fortune seule peut faire le bonheur. Il avait remis au lendemain ce qu'il eût dû faire le même jour, et maintenant, il était trop tard.

Je le consolai de mon mieux et le soir même je le présentai à un ami qui se dévoue de tout cœur aux œuvres charitables. Le lendemain, cet homme qui n'avait plus de famille, eut un instant de doux bonheur. Des centaines de petits orphelins l'acclamaient de leurs voix argentines et priaient pour lui le bon petit Jésus qui la nuit, était venu garnir pour eux toute une forêt d'arbres de Noël.

La charité chrétienne est une consolatrice bien puissante. Cœurs affligés, faites l'aumône et vous trouverez, sinon le bonheur parfait — celui-là n'est pas de ce monde — du moins l'oubli de vos peines !

Jean des Crables

EPIGRAMME CÉLÈBRE

CONTRE UN POÈTE TRAGIQUE

Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicule tout bardé,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine.
Jamais secret ne fut à coup sûr mieux gardé.

LA PLUS SUAVE DES FLEURS

*L'amour est une tendre rose
Tout éclatante de fraîcheur ;
Plus on la cultive et l'arrose,
Plus elle prend racine au cœur.*

*Dans le jardin de la nature
C'est la plus suave des fleurs :
Le Zéphyr pour elle murmure,
L'aurore lui verse ses pleurs.*

*Son doux parfum enivre l'âme,
Son aspect charme le regard ;
Le papillon lui prend sa flamme,
L'abeille son miel et son dard.*

*Adam, au jardin de délices,
Comme Eve s'éprit du rosier ;
Dieu, pour éprouver ces caprices,
Défendit le fruit du pommier.*

*Ah ! fuyons bien loin de ses charmes
Si la main ne peut la cueillir :
La tendre rose a ses larmes...
Et le cœur, hélas ! son soupir !*

St. Gervaise P. Jassé

LA SAINT-NICOLAS

(Suite et fin)

Cela ne dit pas, jusqu'ici, pourquoi je suis possédé de cet âpre désir de l'or ? C'est si beau, l'or ! si doux au toucher ! Je le sais bien, voyons : j'ai eu cette jouissance... que j'étais donc heureux alors ! Tous les soirs, je le comptais ; je l'enfermais avec des précautions infinies... une partie (quelques pièces) je les glissais sous mon oreiller : il me semblait m'endormir dans une musique argentine, céleste, produite par ces pièces dansant une folle sarabande dans leur enveloppe de cuir... de frais éclats de rire, des gaités exubérantes, des chants, des bénédictions !...

Des bénédictions ? de l'or ? de la part de l'or ?...

Eh ! oui, de l'or, de la part de l'or ! Oh ! que je vous aimais, petites pièces jaunes, claires, pleines de pétulance, de sourires, de bonheur ! Ma grande crainte était de ne plus vous avoir... vous étanchiez tant de larmes ! Que vous étiez donc accueillies avec joie lorsque vous arriviez là où les pleurs se glaçaient sur ces jolis petits visages, parce que, depuis plusieurs jours, l'âtre était sans feu !... là où la mère, d'un regard hébété, suivait ses enfants—qu'elle aime autant, riches dames, que vous aimez les vôtres !—furetant dans les coins nus, vides, cherchant des miettes de pain qu'ils n'y pouvaient trouver !... là où le pauvre père, fou de douleur et de rage, voyait des créanciers intraitables saisir son unique table boiteuse, sa dernière chaise brisée, son bahut—souvenir de son père, de son grand-père !—pour payer son loyer ou satisfaire son boulanger !

Que de sombres drames dans ces pays si bien dénommés ici : "les vieux pays !" Et ici ?... j'ai vu les mêmes cas, j'y ai été mêlé : mais le pauvre père a, du moins, gardé ses meubles !

Ici vous êtes bons, vous ne laissez point votre semblable mourir de faim !...—Est-ce bien sûr ?... Et Montréal n'emprunte-t-elle pas aux grandes villes de là-bas leur manque de cœur ?

Tout pour les affaires ou le plaisir ! Ne nous parlez pas de souffrance quand nous jouissons !

Vous jouissez ?... sans aucun remords, vous entendez la plainte enrouée de l'enfant tendant, au coin d'une rue, sa petite main bleuie par le froid ? sans aucune pitié, vous spéculiez sur l'absolu et pressant besoin de ce père de famille, l'accablant d'ouvrage mais le payant le moins possible, quand vous savez que le salaire doit—doit, entendez-vous ?—être proportionné à la somme de travail fourni ? Mais non : vous dites au malheureux osant vous faire remarquer votre suprême et lâche injustice : "Vous n'êtes pas content ? —Allez-vous-en : demain, j'en aurai trente, cinquante pour vous remplacer !" Oh ! que vous êtes

barbares, maîtres qui ne voulez accomplir aucun de vos devoirs ! Patience ! vous aurez votre tour.

Oui ! j'aimerais mon porte-monnaie toujours bourré de billets et d'or : pauvres petits enfants chéris, vous auriez non seulement vos étrennes, mais du pain chaque jour.

Je suis furieux contre Saint-Martin : il a eu le courage, lui, tout en étant encore soldat de donner, la moitié de son manteau à un pauvre... et je ne suis qu'un lâche, n'osant donner la moitié, ni même le quart du mien, sous prétexte que je n'en ai qu'un !

Mon père !... oh ! lui, il donnait même les souliers qu'il avait aux pieds !...

C'est insensé... mais c'est tout simplement divin !

L'hiver va être rude : donnons pour les étrennes aux Enfants pauvres, mais je vous en supplie, donnons à manger aux pauvres !

Je vois des vers magnifiques de nos brillants étudiants en droit : ils sauront, disent-ils, défendre le pauvre, l'opprimé, et cela par devoir.—Ils ont raison.—Qu'ils organisent une fête comme les étudiants savent les faire : cette fête, au profit des pauvres, rapportera beaucoup, séchera tant de larmes !

Ils seront bénis des pauvres (cela porte bonheur !) et des hommes : Dieu ratifie ces bénédictions.

FIRMIN PICARD.

LES MYSTÈRES AU MOYEN-AGE

Au Moyen-Age, il y avait des théâtres et des représentations comme aujourd'hui, mais les pièces, les acteurs, le lieu de la scène étaient bien différents.

Le sujet le plus ordinaire des représentations était la Passion ou la Nativité de Jésus-Christ ; quelquefois aussi c'était l'histoire d'un martyr. Cela s'appelait un *mystère*. On ne voyait pas de fête importante, à Paris, sans un mystère. Le peuple se rendait en foule et suivait avec intérêt, avec passion, les diverses péripéties du drame.

Les acteurs qui représentaient les *mystères* formaient une confrérie. Les plus célèbres étaient les *Confrères de la Passion*, nom qu'on leur donna parce que ordinairement ils représentaient la Passion de Jésus-Christ. Ils allaient de ville en ville représentant presque uniquement le même sujet, de sorte que chaque acteur passait sa vie à jouer un seul rôle, et finissait par s'identifier avec son personnage. Le public ne se lassait pas, parce qu'on avait alors moins de distractions, moins d'idées et plus de naïveté. D'ailleurs, la représentation d'un *mystère* était une sorte d'événement, presque une fête nationale.

Pour annoncer le spectacle, les acteurs, revêtus de leurs costumes, faisaient, dès la veille, des *moutres* dans les rues de la ville. La scène se dressait en plein air, sur la principale place. A l'heure dite, les spectateurs arrivaient en foule—débouchaient de toutes les rues ; les fenêtres, les balcons, étaient encombrés. On accourait de plusieurs lieues à la ronde. Les communautés, les confréries, les échevins étaient animés d'une grande émulation pour voir les décorations, les costumes. Toutes les villes luttaient pour déployer le plus grand luxe et posséder la meilleure troupe.

La foi de nos pères était si vivace, que plusieurs acteurs prenaient leur rôle au sérieux : ils pleuraient et riaient pour leur propre compte. Les spectateurs étaient aussi très émus. Quand Judas trahissait son divin Maître, c'était dans la foule, des murmures d'indignation et chacun s'empressait de le couvrir de malédictions. Lorsque les bourreaux élevaient en croix un homme très vivant, et l'attachaient solidement avec de fortes cordes, c'était une explosion générale de douleur dans toute l'assemblée ; tous les assistants, même les vieux soldats, essayaient leurs larmes ; et plusieurs conversions ont été causées par les *Mystères*, qu'on suivait toujours avec plus d'intérêt qu'un sermon. On a vu des représentations durer plusieurs journées consécutives, sans que les assistants parussent fatigués. On élevait des tentes autour du théâtre, on rêvait, la nuit, des perfidies de Judas et de la méchante femme d'Hérode ; et, dès le point du

jour, la foule se pressait encore autour des acteurs avec la même passion, le même zèle que la veille.

Après l'ascension, lorsque tout paraissait terminé, le diable arrivait avec ses cornes et emportait sur ses épaules Judas, Hérode et tous les bourreaux.

Outre le drame principal, tiré ordinairement de l'Ancien et du Nouveau Testament, les confrères donnaient aussi un intermède joyeux. C'était alors des *lazzi*, des *coq-à-l'âne* à n'en plus finir, et le peuple qui assistait aux *Mystères* enchérissait encore sur ces divertissements burlesques.

Il n'y a pas soixante ans, on jouait encore des *Mystères* en Bretagne. Un surtout, intitulé : *Sainte-Geneviève de Brabant*, qui finissait par le supplice du perfide Golo, obtenait un succès sans égal.

Les jeunes gens amenaient deux chevaux, qu'on attachait, par de longues cordes, aux jambes d'un homme, et on lançait ces chevaux dans deux directions opposées. Le patient risquait sa vie à ce jeu cruel et barbare, et, bien souvent, les autorités ont dû intervenir pour le délivrer ; sans quoi, les bourreaux prenaient leur rôle au sérieux et ils auraient bien pu envoyer le perfide Golo représenter des *Mystères* dans l'éternité.

Paul Calmet.

UNE PRÉSENTATION

Permettez-moi, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, de vous présenter un collaborateur, nouveau pour vous, mais écrivain de talent, journaliste depuis trente ans et plus, n'ayant jamais varié dans ses convictions—ce qui est surprenant !

C'est M. Gustave Vekeman, ou Jean des Erables, si avantageusement connu au Canada, qu'il suffit de citer son nom. Je ne puis faire sa louange, pour deux excellentes raisons. La première, c'est que je n'en suis pas capable (c'est franc, du moins !) ; la seconde, c'est qu'il ne me le pardonnerait pas.

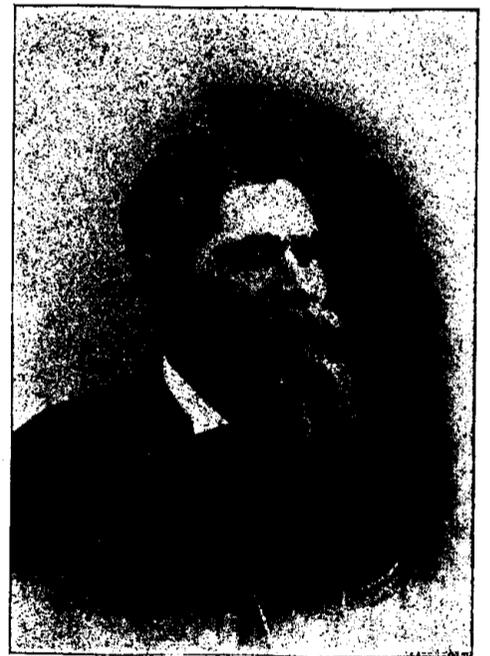


Photo. Laprés & Lavergne

M. G. VEKEMAN

Je vous ai déjà confié bien des secrets : j'ai tant de confiance en vous, que je vais vous en dire un nouveau, un grand !

Henri Conscience, le brillant auteur de tant de jolis livres bien connus au Canada, le favori des peuples de France, de Belgique, etc., dont les rois Léopold Ier et Léopold II, et d'autres, s'honoraient d'être les amis, faisait ainsi un jour l'éloge de M. Vekeman : "Vous écrivez fort bien, et vous plaisez, parce que, vous et moi, nous connaissons, nous aimons le peuple, et que, naturellement, le peuple nous aime, nous connaît !"

Si parfois, dans ses phrases, Jean des Erables semble se négliger, c'est uniquement pour laisser déborder son cœur : cette négligence voulue est une des preuves manifestes d'un écrivain maître de sa plume. Son activité est prodigieuse : si je citais ses actions d'une seule de ses journées, on ne me croirait pas. Il a fondé un joli petit journal, rien que catholique—ce qui est la meilleure des politiques—: *La Cloche du Dimanche*, qu'il rédige, compose, imprime, pour laquelle il sollicite lui-même des annonces. Il écrit dans d'autres journaux, entretient une correspondance énorme.

Il a toujours eu les honneurs de la reproduction, ici, aux Etats-Unis, en Europe : c'est à cela que se reconnaît le vrai journaliste, le savant écrivain.

Combien je souhaite que la jolie *Cloche* sonne fort—et longtemps !

FIRMIN PICARD.

INAUGURATION

Le six décembre dernier, nous recevions une invitation à une soirée où nous devions rencontrer nos confrères de la presse, des personnages distingués, l'élite de la population de Montréal.

Pensez si le MONDE ILLUSTRÉ... ou du moins son personnel, était intrigué !

A huit heures précises, ce soir-là, nous étions au rendez-vous. Que c'était beau, cette immense salle éclairée à l'électricité multicolore, donnant les tons les plus variés aux riches lambris, aux galeries ouvragées avec art, à des meubles superbes jettés çà et là en un abandon plein de grâce, mais surtout à des rayons, oh ! ces rayons !... Quelle fascination ils exerçaient sur moi !... Songez donc : des livres, des livres, par cent, par mille : de quoi lire une vie de Mathieu Salé—disait mon oncle le curé, pour : Mathusalem—.

J'aurais voulu *fourager* là-dedans, pour vous raconter de jolies choses ; j'aurais *pacagé*—selon la spirituelle expression du bon juge, l'hon. M. de Montigny—dans cet endroit de délices le restant de mes jours !

Mais, on nous fait signe : nous gravissons l'escalier du premier étage.

Là, ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ! Les rayons continuent... mais, dès les premiers pas, nous nous heurtons à une table royalement servie, où les fleurs sont semées à profusion. Je regarde : la nappe est faite de papier plissé, froncé, du plus bel effet ; les fleurs, superbes, sont des fleurs de papier... je commençais à croire que les pâtés, les gâteaux, les biscuits, les fruits, les vins, étaient de papier !... Mais non : c'était de vrai et bon vin, de vrais fruits, des gâteaux délicieux !

Ce qu'il se dépensa de gaieté du meilleur aloi, d'esprit au milieu de ces chefs-d'œuvre de l'esprit, est incroyable.

Puis, on exprima, en termes émus, ce que l'on ressentait pour les aimables amphitryons.

Pour moi, que vous savez, aimables lectrices, chers lecteurs, un peu... bien... fort indiscret, je vous dirai que ce qui me touche surtout chez ces messieurs, c'est leur noble charité ! Si vous aviez entendu, le concert d'accents touchants de tous ceux qui sont mêlés à leur vie, leurs nombreux employés, d'autres—et moi, qui la connais, leur grande charité, cette vertu la plus belle de toutes !—si vous aviez entendu, les larmes vous seraient plus d'une fois venues aux yeux.

Mais, je ne vous ai pas dit jusqu'ici qui sont ces messieurs, ni ce que l'on inaugurerait : on inaugurerait la plus jolie, la plus riche librairie du Canada, où l'on ne trouve que de beaux et bons livres rue Notre-Dame ; ces messieurs, vous l'avez deviné, ce sont messieurs Cadieux, Derome et Giroux !

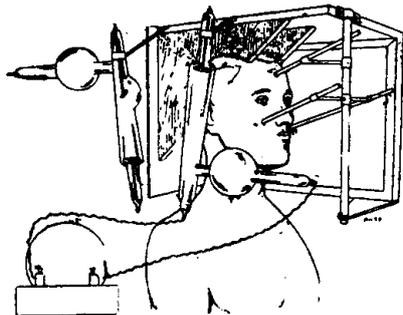
FIRMIN PICARD.

Les Français élèvent des statues pour avoir le plaisir de les renverser.—VOLTAIRE.

L'amour sans le dévouement se rencontre parfois, mais le dévouement sans l'amour ne se rencontre jamais.

LE CHERCHEUR DE PROJECTILES

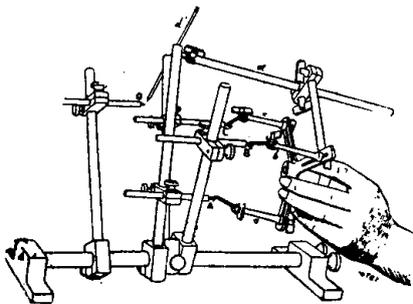
Un tout jeune Français, M. Contremoulins, préparateur au laboratoire de microphotographie dirigé par M. Rémy, à la Faculté de médecine de Paris, craignant de voir l'échec de la radiographie appliquée à la chirurgie, étudia avec tant de persévérance cette question, qu'il finit par créer un appareil stupéfiant, indiquant la place exacte d'une balle ou d'un corps étranger dans la tête : c'est à un demi-millimètre près.



La production des épreuves radiographiques

Pour nos excellents docteurs, nous croyons devoir donner quelques détails sur cet instrument et la façon de s'en servir.

Prendre deux épreuves radiographiques obtenues sous des incidences différentes, d'une tête à l'intérieur de laquelle apparaît une balle : on détermine par une construction géométrique la position du centre de cette balle par rapport à trois points fixes, ou points



Reglage du compas d'opération sur le compas schéma

de repère, pris sur la face du blessé. Puis on fixe dans l'espace, au moyen de colonnettes mobiles, avec le sommet desquelles on les fait coïncider, les positions relatives des trois points de repère et du centre de la balle. On adapte ensuite les extrémités des quatre branches mobiles d'un compas au sommet des quatre colonnettes. Enfin, on reporte ce compas ainsi réglé sur le blessé. En appliquant sur les trois points de repère de la face les extrémités des trois branches correspondantes, l'extrémité de la quatrième branche, si la tête était perforée, viendrait coïncider exactement avec le centre de la balle. Il suffit donc, pour opérer l'extraction, de suivre la direction indiquée par cette quatrième branche et de pénétrer à la profondeur indiquée par la longueur de cette branche.

L'obtention des deux épreuves radiographiques, qui



Avant l'opération chirurgicale : le compas indique la direction de la balle

permettront de déterminer le centre de la balle, nécessitent l'immobilité absolue des tubes de Crookes par rapport aux plaques sensibles. Dans ce but, on scelle au plâtre, sur la partie supérieure de la tête du malade, deux plaquettes de bois (R.R.) sur lesquelles on visse un bâti métallique (P). Ce bâti supporte, d'un côté de la tête, un châssis dans lequel on dispose successivement deux plaques photographiques (S) ; de l'autre, deux tubes de Crookes perfectionnés (T et T') articulés de façon à permettre toutes les orientations nécessaires. Ce bâti porte à la partie antérieure trois tiges articulées dont les extrémités sont appliquées fortement sur trois points de la face du sujet, choisis généralement : un sur le front (M), les deux autres sur les pommettes (N.O) ; ce sont les trois points de repère dont le rôle est essentiel.

Les tubes Crookes fonctionnent l'un après l'autre : c'est par les deux épreuves différentes obtenues par ces opérations successives, que l'on connaît la place absolument certaine de la balle.

L'appareil vient à peine d'être créé, et déjà il est connu universellement. Ses effets sont merveilleux, et sous peu, nous l'espérons, on aura ces instruments à l'université Laval. L'appareil complet ne coûte que \$500. (2,500 francs).

Nos journaux de médecine vont certainement donner tous les détails que le cadre restreint du MONDE ILLUSTRÉ ne nous permet pas de donner.

LES GAUCHERS DE LA VUE

Chacun sait qu'il y a des droitiers et des gauchers des membres. On ignore généralement qu'il y a aussi des droitiers et des gauchers de la vue, c'est-à-dire des gens qui, tout en visant apparemment avec les deux yeux, se servent uniquement de l'œil droit ou de l'œil gauche.

Les armuriers le savent et quand on leur commande une arme sur mesure, ils vérifient si le tireur est droitier ou gauche. Ils prennent pour cela une carte percée d'un trou d'un demi-centimètre de diamètre, la placent à une trentaine de centimètres des yeux et font regarder au client un point distant d'une quinzaine de centimètres de la carte, en le priant de mettre bien exactement le trou en face du point. Le trou et le point ne se trouvent jamais en ligne droite qu'avec un seul des yeux ; avec l'œil droit si le viseur est droitier, avec l'œil gauche, si le client est gaucher : pour remettre l'œil, le trou et l'objet sur la même droite, quand le visiteur est droitier, il doit faire avancer plus ou moins le carton vers la gauche.

On peut encore imaginer une autre forme de l'expérience que chacun peut répéter. L'expérimentateur, qui est droitier de la vue, cherche à cacher à ses deux yeux avec le bout de son index (sans y réussir d'ailleurs à cause de la convergence des axes visuels) le cadran d'une montre ; puis il ferme l'œil droit ; alors son doigt paraît dévié de la ligne qui joint le cadran à son œil gauche d'une vingtaine de degrés.

Il serait intéressant de faire des mesures précises de ces déviations et de dresser des statistiques, de savoir si les tireurs gauchers sont gauchers des membres. La femme est plus souvent gauchère que l'homme et quand elle est droitère, elle l'est moins. Il serait évidemment curieux de prouver que la droiterie ou la gaucherie est générale et s'applique à tous les muscles.

En ménage :

Lui.—Ma chérie, tu es jolie avec cette nouvelle robe, mais franchement je la trouve un peu chère !

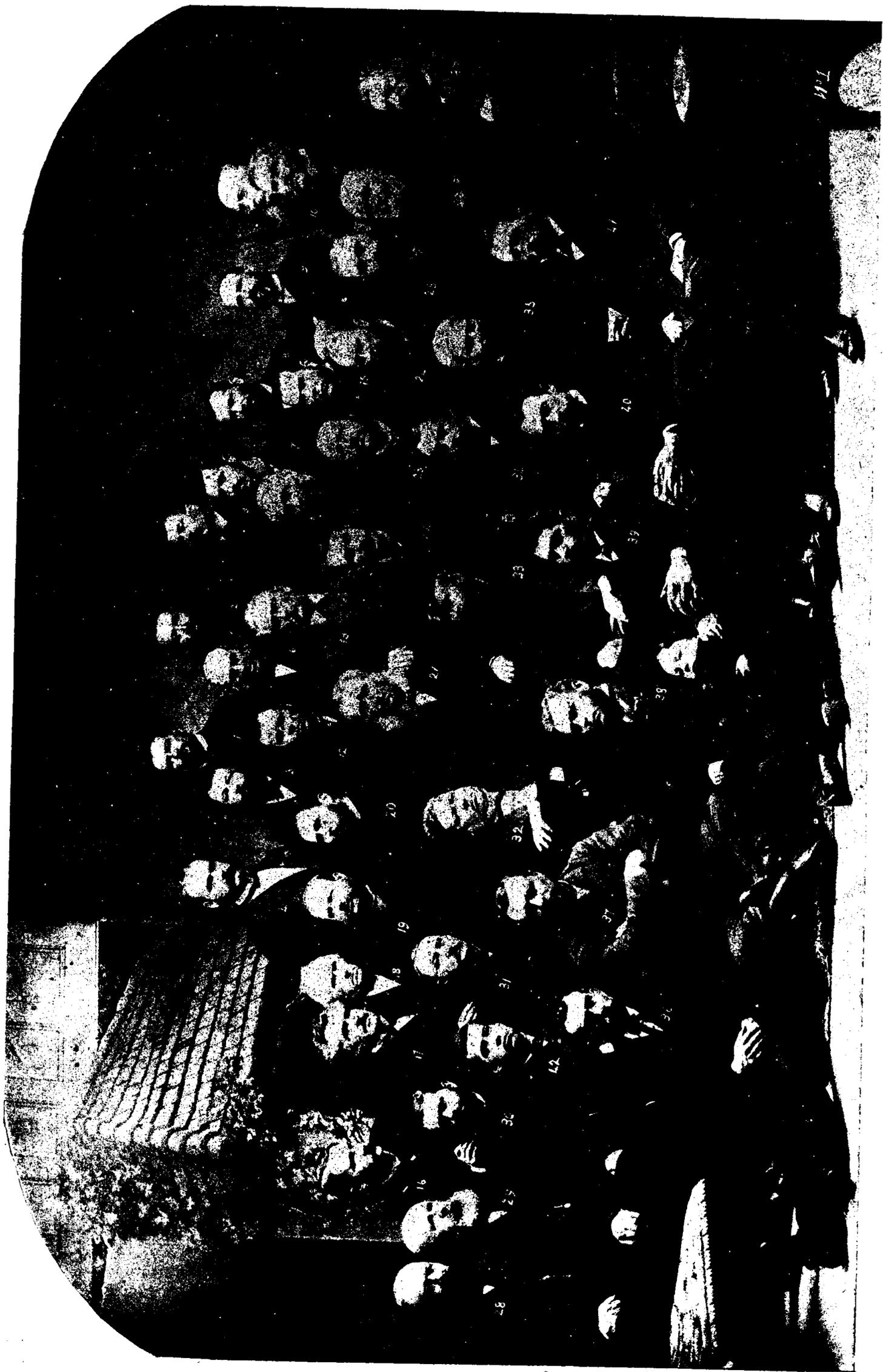
Elle.—Veux-tu te taire ! Tu sais bien que quand il s'agit de te plaire, je ne regarde jamais à l'argent !

* * *

Le peuplier est un arbre grand et droit. Mais, il serait encore plus droit et plus grand s'il n'était un peu plié.



PRIERE AVANT LE REPAS.—Le Bénédicité



DEPUTÉS CONSERVATEURS A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE DE QUÉBEC, 1883— (Voir page 533)

LE PREMIER BÉBÉ

Quand je vis près de toi, dans la blancheur des langes,
Notre premier enfant, pour la première fois,
J'eus tout à coup dans l'œil des fixités étranges,
Des frissons dans la chair, des sanglots dans la voix.

O pauvres cœurs humains—éclaboussés de fange !
"Quoi ! disais-je, est-ce bien mon rêve que je vois ?"
J'ai tant d'espoir en Dieu, mais je pensais aux anges,
Tout en baisant le bout de ses beaux petits doigts.

Ce n'était presque rien : un paquet de chair rose,
Mais le souffle animait la lèvre à demi close ;
Et je me sentais pris, candide triomphant ;

Et je me demandais comment une âme humaine
Contient, sans déborder comme une coupe pleine,
Tant d'amour pour la mère et d'espoir pour l'enfant.

CLOVIS HUGUES.

NAPOLÉON ET LA DIVINITÉ DU CHRIST

JÉSUS N'EST PAS UN SIMPLE MORTEL

On parlait assez souvent à Sainte-Hélène de religion.

Un jour la conversation était animée ; il s'agissait de la divinité du Christ. Napoléon défendait la vérité de ce dogme avec les arguments et l'éloquence d'un homme de génie.

Le général Bertrand était encore son antagoniste.

—Je ne conçois pas, Sire, disait-il, qu'un grand homme comme vous, puisse admettre que l'Être-Suprême se soit jamais montré aux hommes, sous une forme humaine ; avec un corps, une figure, une bouche et des yeux, enfin semblable à nous. Que Jésus-Christ soit tout ce qu'il vous plaira : la plus vaste intelligence, le cœur le plus moral, le législateur le plus profond qui ait jamais existé, je l'accorde ; mais il est un pur homme.

Napoléon répondit :

—Je connais les hommes, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme.

—Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empire, les conquérants et les dieux des autres religions. Cette ressemblance n'existe pas. Il y a, entre le christianisme et quelque religion que ce soit, la distance de l'infini.

—Le premier venu tranchera la question comme moi, pourvu qu'il ait une vraie connaissance des choses et l'expérience des hommes.

—Quel est celui qui, envisageant avec cet esprit d'analyse et de critique que nous avons, les différents cultes des nations, ne puisse dire en face à leurs auteurs :

—Non, vous n'êtes ni des dieux, ni des agents de la Divinité ; non, vous n'avez point de mission du ciel, vous êtes plutôt les missionnaires du mensonge ; mais à coup sûr, vous fûtes pétris du même limon que le reste des mortels, vous êtes de la race et de la famille d'Adam, vous ne faites qu'un avec toutes les passions et tous les vices qui en sont inséparables, tellement qu'il a fallu les déifier avec vous. Vos temples et vos prêtres proclament eux-mêmes votre origine ; votre histoire est celle des aventures, du despotisme. Si vous exigeâtes de vos sujets le culte et les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul, vous fûtes inspirés par l'orgueil naturel au rang suprême ; et certainement ce ne furent ni la liberté, ni la conscience qui vous obéirent d'abord, mais la bassesse, le besoin et l'amour du merveilleux, l'ignorance et la superstition : voilà vos premiers adorateurs."

LE MONTAGNARD

Le monde sportif est un monde qui ne se fatigue jamais !

Il vient d'abandonner la crosse, la base-ball, le club de natation ou la chaloupe à voile ; vite il faut des coursiers sur la glace, une paire de raquettes ou un patinoir.

Ah ! le patinoir !!

Ce lieu charmant vers lequel dès ma plus tendre jeunesse j'étais attiré, qui me fascinait comme la lumière autour de laquelle les insectes s'agitent, ivres de joie...

Le patinoir ! Là où j'étais mes petits patins, un cadeau du jour de l'an, que j'adaptais à mes chaussures, au moyen d'un système nouveau... ce qui faisait ouvrir bien grands les yeux de mes compagnons...

Ah oui ! c'est bien charmant, le patin. Seulement, une chose à regretter pour nous, canadiens-français, pas un patinoir pour les jeux de notre race ; il faut aller quémander une entrée chez les étrangers.

Chez nous, jeunes on patine ; un peu plus vieux, l'on cesse... je me suis souvent demandé pourquoi.

Cependant j'ai foi dans l'avenir du patin, chez les Canadiens-français ; le goût du sport, cet élément de la santé physique, semble prendre de profondes racines parmi nous.

Et d'ailleurs, est-ce que l'on ne me dit pas à l'instant que le club Le Montagnard vient d'ouvrir un patinoir au coin des rues Saint-Hubert et Roy... Ce club, me dit-on, aura un caractère privé, et il faudra avoir passé sous le vote de plusieurs censeurs, pour y être admis.

Tant mieux ! Pour moi, je cours tout de suite faire une demande—pour deux—et que le diable y soit si je n'obtiens pas mon admission.

Nous aurons, m'assure-t-on, toutes les commodités possibles. C'est d'ailleurs ce qu'on promet toujours, mais ce qu'on ne nous accorde pas souvent. Cependant, c'est un de mes meilleurs amis qui me l'a dit. Par conséquent, c'est vrai.

Le nouveau patinoir sera le plus vaste de la cité, trois cents pieds sur soixante. Et le prix d'abonnement, presque rien : trois dollars pour moi, et, pour chacun de vous, lecteurs ; deux dollars pour ma femme et pour chacune de nos lectrices, et un dollar pour les enfants.

L'on peut faire sa demande d'admission au n° 66, rue Saint-Jacques, en s'adressant à M. T.-A. LeBert, ou, pour les dames, à MM. Laprés et Lavergne, photographes, 360, rue Saint-Denis, ou au patinoir même.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Phillips vient d'arriver de New-York où il a engagé le ballet Kiralfy. Cette représentation se fait par un grand nombre de jeunes filles entraînées par le célèbre danseur Kiralfy. Elles apparaissent, ici, aux entr'actes du Théâtre Français, cette semaine. L'on dit qu'elles sont dirigées par l'une des meilleures danseuses du continent. Nul doute que cela signifie des dépenses extraordinaires pour M. Phillips, mais il sait très bien que, en ce temps-ci, il faut que les représentations soient de la plus haute qualité.

La comédie choisie pour cette semaine est "Niobe" l'une des meilleures œuvres de Paulton, dans laquelle une statue illuminée vient à la vie, et fait une scène d'amour, ce qui est des plus comiques.

Il y a aussi Senator Frank Bell, musicien bien connu.

PARC SOHMER

Le Parc Sohmer continue à attirer, le dimanche après-midi et le soir, les promeneurs, les familles. La salle immense peut contenir un peuple ; cette salle est chauffée. Outre les distractions de toute espèce que donne l'administration du Parc, il en est qu'on peut se donner soi-même en lisant les annonces. Le Parc Sohmer peut être comparé aux meilleurs théâtres des Etats-Unis.

COUP DE BILLARD

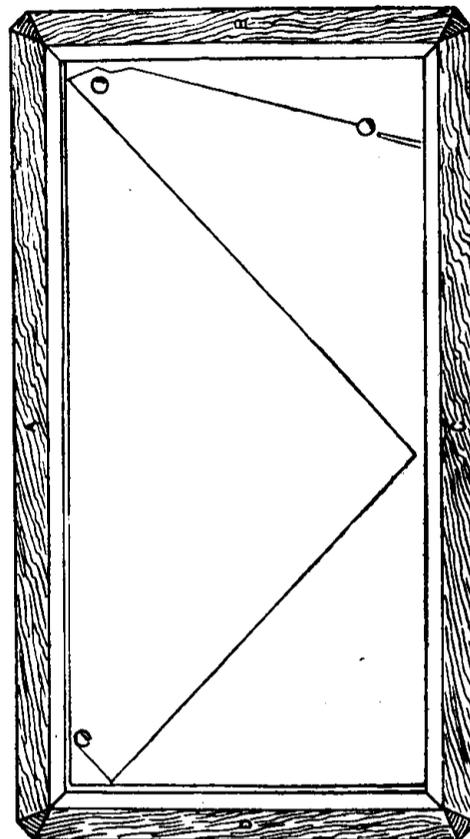
Attaque vive et légère plutôt qu'énergique.

B. 1. Prise très à droite, bat la bande B, choque la 2, touche le coin B C, puis les bandes C et D et carambole.

B. 2. Choquée très à gauche se rapproche plus ou

moins de la 3, mais il n'y a pas à espérer de réunion proprement dite.

NOTA.—Ce coup mériterait d'être posé comme problème, car il n'est guère d'autre façon meilleure de le jouer ; quelques essais pourront convaincre les incrédules.



BRICOLE PAR LA FINESSE ET LE COIN

Nous rappelons que le trajet de chaque bille est différencié par le trait qui l'indique :—Bille 1, celle qui joue (toujours à proximité de la queue), ligne pleine ;—B. 2, celle sur laquelle on joue, pointillée ;—B. 3, pleine et pointillée.

Que ce trajet étant celui du centre, il ne peut ni toucher les bandes ni les autres billes, vu que les centres des billes ne les touchent pas. Lorsqu'il y a contact avec un obstacle quelconque, la droite, qui indique le trajet, se brise à distance du rayon de cet obstacle et sa déviation ou réflexion forme un angle.

La direction de la queue est indiquée par le dessin le cercle pointillé donne le lieu de réunion.

BELLES-MÈRES



— Il faudrait au malade un peu d'énerverment, de surexcitation...

— Si je faisais venir sa belle-mère ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

La comtesse était heureuse de cette décision ; mais, à aucun prix elle n'accepterait que Georges et sa femme vécutent en reclus dans le petit bourg de pêcheurs. Ils séjourneraient à Kerlor jusqu'aux premiers froids et iraient ensuite habiter l'hôtel du Parc-des-Princes, au Bois de Boulogne.

Georges devait alors présenter la nouvelle comtesse dans le monde parisien afin qu'Hélène y conquît tout de suite la place qu'elle était digne d'y occuper.

La comtesse ajouta à son tour qu'elle se sentait parfaitement remise de ses indispositions et qu'elle comptait bien vivre à Paris avec ses enfants, au moins tout l'hiver prochain.

Carmen ne fut pas la dernière à appuyer sa mère. Les yeux de la jeune fille étincelèrent de joie en pensant aux fêtes qu'elle entrevoyait dans ce milieu brillant et qu'elle avait tant regretté, à peine revenue sur les bords de l'Océan.

On s'entendit donc à merveille, laissant à la comtesse douairière le soin de diriger les jeunes gens.

Alors, commença pour Georges et Hélène une période d'enchantements non interrompus.

Ils n'auraient jamais cru que de pareilles délices existassent sur cette terre.

Ils sortaient chaque jour tous les deux ; Carmen, qu'ils invitaient toujours à partager leurs promenades, refusait obstinément de les suivre, ou bien, quand ils avaient vaincu les résistances de Mlle de Kerlor, celle-ci, dès qu'on avait franchi le bourg, s'empressait de pousser sa jument rouanne dans une direction opposée à celle que les amoureux avaient prise.

Carmen leur criait qu'elle les rejoindrait à un endroit qu'elle désignait, mais elle était toujours inexacte.

La joie surhumaine des fiancés ravissait l'âme tendre de Mlle de Kerlor. Pourtant quand elle était seule, parmi les genêts et les bruyères, elle devenait songeuse.

Son visage s'imprégnait de mélancolie ; une ombre légère passait sur son front.

Elle aussi sentait le besoin d'aimer, de se donner toute à l'élu.

Comme elle le chérirait d'une tendresse débordante, avec fougue, avec frénésie, l'homme qui saurait la conquérir.

Elle l'appelait de toutes les forces de son âme.

La comtesse sortait rarement ; sa santé était redevenue assez satisfaisante ; mais le Dr La Roche avait interdit la plus petite fatigue.

Hélène et Georges pouvait donc s'aimer en toute liberté et se le dire aussi souvent qu'ils le voulaient. Les bosquets et les fleurs du beau parc de Kerlor entendaient leurs enivrants aveux.

Le couple enlacé restait des heures entières sous ces frais ombrages ; il fallait que la cloche du château sonnât pour rappeler aux fiancés qu'ils étaient attendus par Mme de Kerlor et Carmen.

Puis, c'étaient des courses sans fin sur la grève, soit du côté de Kerangoff, soit du côté de Mengant. Serrés l'un contre l'autre, Georges et Hélène marchaient enveloppés par la brise du large qui emportait au loin leurs paroles d'amour.

Quand ils rentraient après un après-midi passé au grand air, leurs yeux rayonnaient d'un plus vif éclat ; leur sang généreux fouetté par le souffle si frais, chargé d'émanations salines, donnait à leur visage, qu'un léger hâle dorait déjà, un merveilleux éclat.

Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, ils s'adoraient ; ils avaient devant eux un avenir qui paraissait sans nuages.

La comtesse et Carmen les trouvaient admirables.

Elles n'étaient pas seules de cet avis.

Tous ceux qui rencontraient les fiancés éprouvaient une impression d'enthousiasme devant un aussi délicieux poème d'amour.

Il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre qu'elle et lui semblaient avoir été créés l'un pour l'autre.

La population du bourg se réjouissait en prévision des fêtes nuptiales.

Les habitants de Kerlor, malgré les changements politiques et les modifications des mœurs, avaient gardé leur dévouement antique à leurs seigneurs, et ceux-ci avaient conservé vis-à-vis d'eux les traditions de charité, qui avaient traversé les âges, depuis que le premier Kerlor avait choisi pour l'emplacement de son manoir cette échancre de falaises, en face de l'Océan dont les colères étaient certainement terribles, mais bien vite oubliées quand le calme était revenu dans sa grandiose majesté planer sur cette merveilleuse nature.

Tous ces braves pêcheurs acceptaient déjà avec joie la domination si gracieuse de la future comtesse de Kerlor ; tous la chériraient, comme ils avaient chéri la mère de Georges, quand elle était devenue leur châtelaine.

En se sentant environnés par ces universelles sympathies, Georges et Hélène étaient touchés au delà de toute expression.

Les témoignages naïfs d'affection respectueuse, qui leur étaient prodigués par ces bonnes gens au cœur simple, n'étaient pas ceux qui leur causaient le moindre plaisir.

Un matin M. de Kerlor et sa fiancée avaient décidé qu'ils iraient se promener dans les roches de Kernéach.

Georges dit à Carmen, à la fin du déjeuner :

—Tu viens avec nous aujourd'hui ?

—Merci ! répliqua la jeune fille ; je vais du côté de Saint-Renan... Vous savez bien que j'éleve l'esprit de contradiction à la hauteur d'un principe.

—Tu n'aimes donc plus la mer ? demanda Hélène.

—Je n'aime plus rien, je n'aime plus personne, affirma Mlle de Kerlor, qui réunit dans ses bras les têtes de Georges et d'Hélène et les embrassa tour à tour.

Elle ajouta :

—J'ai des goûts farouches maintenant... Je veux vivre en recluse... J'étais née pour la solitude.

Georges repartit :

—Nous verrons si tu tiendras le même langage cet hiver.

Le regard de Carmen brilla ; elle frappa ses mains l'une contre l'autre, comme une fillette qui se promet d'extraordinaires plaisirs.

Puis, elle répliqua, avec son adorable malice, en se croisant les bras et en hochant sa jolie tête d'un air entendu :

—Sans moi, pourtant, vous n'iriez pas à Paris.

La comtesse s'écria avec son meilleur sourire maternel :

—Tu me forces également à y retourner, malgré ce que j'avais déclaré.

Carmen alla embrasser la comtesse et lui répondit :

—Toi, mère, tu es enchantée, mais tu ne l'avoues pas... Les bals, les dîners, les réceptions te ravissent... Tu n'aimes que la vie mondaine.

Mme de Kerlor se mit à rire de bon cœur.

La bonne comtesse avec ses cheveux blancs, son désir de tranquillité bien légitime à son âge, ses vœux secrets de devenir bientôt grand-mère, n'aspirait plus du tout aux plaisirs parisiens ; mais elle savait à quel point sa fille les désirait et elle ne demandait, l'excellente maman, qu'à continuer à se sacrifier pour ses enfants.

—Tu m'attribues tes défauts ; sois satisfaite, je veux bien les accepter... Admettons que je partage tes goûts. Quand tu auras quelques années de plus, et que ta cervelle sera un peu plus sérieuse, nous verrons si les séductions de Paris auront toujours pour toi le même attrait... Je suis bien sûre qu'Hélène les désire moins que toi.

L'orpheline ne répondit pas ; mais un geste d'acquiescement prouva qu'elle serait heureuse du bonheur de Georges, partout où son mari voudrait la conduire.

Carmen riposta :

—Hélène n'a rien vu et ne connaît rien en dehors de la Bretagne... Nous lui demanderons son opinion l'année prochaine... Maintenant, dame ! ma chère maman, je veux bien te faire une concession... Quand je ne serai plus une demoiselle, auprès de qui tous les jeunes messieurs s'empressent, il est possible que, moi aussi, j'aspire à l'existence calme et paisible... Mais, heureusement ! nous n'en sommes pas là !

La comtesse eut une contraction des sourcils.

Sa fille avait prononcé avec un tel contentement ces dernières paroles, que Mme de Kerlor en fut peinée.

Que devenaient ses projets touchant M. de Saint-Hyrieix ?

Elle les examinait, ces projets ; elle les caressait, sans communiquer ses impressions.

Elle avait fait part à Hélène des éventualités qui pourraient se produire au sujet du voisin, et celle-ci ne s'était pas méprise sur ses intentions ; mais les événements s'étaient précipités, nous le savons, et la vigilance de Mme de Kerlor avait été absorbée par Georges et l'orpheline.

La comtesse reprit :

—Sais-tu bien que tu me donne de vives inquiétudes !

—Et pourquoi, chère maman ?

—Parce que je voudrais que toi aussi tu fusses fiancée.

—Et de qui ?

Mme de Kerlor soupira.

—Voilà Georges à la veille de se marier... Il aura pour femme la meilleure des créatures...

Les yeux d'Hélène s'emplirent de larmes reconnaissantes ; M. de Kerlor du regard, remercia ardemment sa mère.

Celle-ci continua à s'adresser à sa fille, qui avait perdu soudainement son enjouement :

—Mais toi, Carmen, tu restes.

—Chère mère, reprit la jeune fille, vous ne voudriez pas que votre fils et votre fille vous quittassent en même temps.

—C'est vrai ! reconnut Mme de Kerlor avec la spontanéité des mamans qui souhaiteraient ne se séparer jamais de leurs enfants, mais qui s'immolent dès que le sacrifice s'impose. Seulement, je suis bien vieille...

Georges et Carmen protestèrent à l'envi ; Hélène se joignit à eux. La comtesse secoua la tête.

—Je vous remercie tous les trois de votre piété filiale... Vous tenez à ce que votre maman s'illusionne encore sur ses printemps écoulés... Mais l'automne a commencé, mes enfant et l'hiver arrive si vite !

La douairière se leva ; elle retrouva son doux sourire.

—Allons ! fit-elle, je ne veux pas vous attrister... Mais je tenais à démontrer à Carmen que ces fameux bals, ces magnifiques dîners, ces somptueuses réceptions ne constituent pas absolument l'idéal, et que je n'aurais plus rien à désirer si je croyais que mon fils et ma fille n'ont plus besoin de moi.

Carmen resta songeuse. Elle ne demandait pas mieux que de donner satisfaction à sa mère, pour toutes les raisons du monde ; toutefois ses aspirations ne se précisaient pas.

Oui, certainement, quand elle réfléchissait un peu, ce qui lui arrivait quelquefois, le lendemain d'une fête ou d'une partie, où elle s'était livrée au plaisir avec toute son exubérance, Carmen se moquait de l'étrange vertige qu'elle avait éprouvé dans le tourbillon mondain.

Elle jugeait cette société bien frivole et bien puérile, mais la griserie n'en avait pas moins été délicieuse.

Aujourd'hui, Carmen, beaucoup plus émue par les paroles de sa mère qu'elle ne le laissait voir, avait une perception nette de l'avenir.

Elle touchait à cette heure solennelle où l'existence d'une jeune fille va être fixée, sans qu'il lui soit possible de pressentir l'arrêt du destin.

Et nous l'avons dit, elle n'aimait encore personne.

Georges et Hélène, depuis la veille, n'avaient pas eu l'occasion de se dire qu'ils s'adoraient. Ils comptaient rattraper promptement le temps perdu.

Ils se dirigèrent vers la mer ; elle montait et les vagues assaillaient les galets avec fracas ; mais elle ne devait pas être pleine avant une heure.

M. de Kerlor, qui avait consulté le tableau de la marée, savait que l'on pourrait atteindre Kernéach par la grève, avant que les roches fussent recouvertes d'eau.

Le chemin était plus difficile qu'en suivant la falaise ; on glissait un peu en mettant le pied sur ces aspérités que le varech humide rendait encore moins praticable ; mais c'était si pittoresque !

Tantôt, les pieds laissaient leur empreinte dans le sable fin, tantôt on franchissait de petits continents en miniature, pour atteindre un autre point uni de la grève. On troublait bien un peu les crevettes et les crabes en marchant dans les flaques d'eau restées entre deux rochers depuis la dernière marée ; on forçait les arapèdes à se souder plus hermétiquement à la pierre, quand la main les effleurait ; mais tout cela faisait partie du programme.

Georges et Hélène avançaient lentement ; quand l'agglomération des roches était par trop chaotique, le jeune homme s'engageait le premier dans le défilé et tendait la main à l'orpheline pour l'aider à le franchir plus facilement.

Ils rencontrèrent plusieurs personnes qui regagnaient la grève.

Septembre était très beau. La foule est moins grande à la mer qu'en août. La population de baigneurs est moins turbulente qu'en pleine saison ; son principal contingent est formé par le monde grave de la magistrature, qui ne prend ses vacances qu'à cette époque.

Cependant, il restait encore bon nombre de Parisiens sur les plages environnantes.

Si tout ce monde remontait vers la falaise, c'est que l'Océan continuait son mouvement ascensionnel ; mais les fiancés, tout aux confidences de leur tendresse, ne s'occupaient pas de ce qui se passait au large.

Ils ne voyaient pas les vagues se rapprocher sans cesse, et plus d'une fois déjà une fine poussière argentée était venue retomber sur eux.

Ils avaient pris le chemin des amoureux, c'est-à-dire le plus long,

faisant souvent un détour pour éviter les groupes d'importuns qu'ils auraient rencontrés en suivant les chemins praticables.

Ils ne voulaient pas que leur expansion fût gênée par les coups d'œil inquisiteurs et les murmures ironiques des étrangers.

L'immensité seule devait être témoin de leurs amours.

Les flots se rapprochaient toujours et devenaient houleux.

Tout à coup, l'orpheline jeta un petit cri : une grosse lame venait d'escalader le roc, mouillant les pieds des deux amoureux.

L'eau rejaillit à quelques mètres, et cette fois les globules irisés aspergèrent le visage de Georges et d'Hélène.

M. de Kerlor était trop fils de marin pour craindre les embruns ; mais il ne voulait pas que sa ravissante compagne les subît.

Il s'écria :

—Nous n'atteindrons jamais les grottes de Kernéach !

Ils avaient pourtant le champ libre, car il n'y avait plus personne parmi les rochers ; mais l'Océan venait d'envahir un large espace et il ne fallait plus songer à traverser ce lac.



Georges poussa un soupir de soulagement et saisit la main d'Hélène. — Enfin, nous sommes à l'abri ! s'écria-t-il. — Page 542, col. 1

Georges et Hélène ne couraient aucun danger, à la condition qu'ils battissent rapidement en retraite ; le jeune homme donna le signal de la marche rétrograde.

Il fallait regagner les galets au plus vite et attendre non seulement que le flot eût cessé de monter, mais que le jusant se produisît après la mer étale.

Alors, les amoureux s'aperçurent qu'ils s'étaient beaucoup trop avancés dans les roches ; il ne pouvaient atteindre la plage qu'en ayant de l'eau au moins jusqu'aux chevilles.

M. de Kerlor maudit son imprudence. S'il avait été avec Carmen, il aurait pris sa sœur dans ses bras robustes, et il l'aurait transportée à terre sur l'autre bord sans qu'elle se trempât les pieds.

Vingt fois ils s'étaient livrés à ce petit jeu, et les éclats de rire de Mlle de Kerlor emplissaient les échos de la falaise.

Georges se retourna et eut un geste joyeux ; il avait découvert un refuge.

—Sauvés ! s'écria-t-il.

—Mais comment ? demanda Hélène, toujours souriante.

—Venez, Hélène, suivez-moi.

—J'obéis.

—Allons vite.

Les flots se succédaient avec une rapidité dont on ne se rend pas compte, quand on assiste de loin au mouvement du flux,

La mer était agitée sous la brise du nord-nord-ouest qui venait de s'élever subitement.

Des confins de l'horizon, des "moutons" accouraient; les vagues étaient écumantes; elles se brisaient avec plus de fracas que tout à l'heure contre les rochers, roulant les galets avec un fracas étourdissant.

L'orpheline dit à Georges :

— Vous êtes sûr, mon ami, que nous allons sortir sains et saufs de cette aventure ?

— Mais, oui, ma chère Hélène... Tenez ! regardez la falaise en face de nous.

— Qu'a-t-elle donc de particulier ?

— Vous ne voyez pas cette anfractuosité ?

Hélène regarda ; elle ne distinguait rien ; mais l'œil exercé de M. de Kerlor, habitué d'ailleurs à ces parages, ne s'y trompait pas.

— Nous avons de la chance, reprit Georges ; nous n'avons qu'à suivre la côte en prenant un peu à droite ; nous arriverons à pieds secs... Ce qui est une façon de parler, ajouta-t-il.

En effet, l'eau rejaillissait de tous côtés avec un clapotement qui commençait à devenir furieux.

Ils accomplirent le trajet péniblement, mais sans nouvel accident.

L'eau allait effleurer le seuil de la grotte naturelle ; les rochers formaient une sorte de remblai qui permit aux jeunes gens d'atteindre l'orifice sans péril.

Cette excavation escarapait le flanc de la falaise ; elle servait de refuge aux oiseaux de mer ; les habitants de Kernéach l'appelaient le Trou des Cormorans.

Georges poussa un soupir de soulagement et saisit la main d'Hélène.

— Enfin, nous sommes à l'abri ! s'écria-t-il.

— Ce n'aura pas été sans peine, reconnut Mlle de Penhoët.

— Vous vous souviendrez longtemps de cette promenade, ma chère Hélène.

— C'est-à-dire que je ne l'oublierai jamais.

— Vous n'avez pas trop maudit votre fiancé qui vous a exposé à une telle mésaventure ?

Pour toute réponse, elle lui pressa tendrement la main.

— Si Carmen était avec nous, reprit le jeune homme, elle m'aurait accablé des reproches les plus amers ; mais, vous êtes si indulgente, mon adorée !

Elle répondit :

— Mais vous aussi, Georges, vous êtes bon !

Avec sa belle et naïve franchise, il protesta immédiatement.

— J'ai de grands défauts, Hélène, je le sais.

— Je ne les ai pas encore remarqués, répliqua-t-elle avec une grâce infinie.

La mer grondait ; mais elle avait atteint son maximum d'altitude. On n'entendait plus le bruit caractéristique de galets roulés tumultueusement sur les rochers.

Les jeunes gens regardaient l'endroit qu'ils venaient de quitter et où ils auraient fini par être engloutis s'ils y étaient restés quelques minutes de plus.

Georges désigna Kernéach, qui se trouvait à un kilomètre environ. La pointe de ses rocs émergeait de l'eau comme un îlot qui brave l'escalade furieuse des flots.

— Notre promenade était si délicieuse, dit Georges.

— Nous expions notre bonheur.

— C'est vrai.

— Eh bien, moi, je trouve le châtimeur très doux. Nous avons sous les yeux un spectacle grandiose et nous sommes ensemble à le contempler.

— Je ne veux pas me montrer plus exigeant que vous, Hélène.

Il la regarda avec amour.

— Bien vrai, poursuivit-il, vous n'allez pas vous ennuyer dans le Trou des Cormorans ?

— Pas du tout... Et puis, je vous avouerai que je me sentais un peu fatiguée.

— Nous avons le loisir de nous reposer avant de reprendre notre route.

— Du côté de Kerlor ?

— Pas du tout, nous irons à Kernéach, malgré vents et marée.

— Ne sera-t-il pas trop tard ?

— Dans une heure le chemin sera redevenu libre.

— Nous allons rentrer au château à la nuit... Si votre mère était inquiète ?...

— Elle sait que vous n'avez rien à redouter avec moi... Elle sait surtout que votre prudence et votre sagesse me retiendront sur la pente de la témérité... Ma pauvre maman serait moins tranquille si c'était Carmen qui fût à votre place.

— Chère Carmen ! elle va aussi se demander ce que nous sommes devenus.

— Elle en sera quitte pour venir à notre rencontre... Nous

avons décidé d'explorer les grottes de Kernéach, nous accomplirons notre projet.

— Je vous obéirai, mon ami.

— Vous voyez ! reprit Georges, d'un ton à demi-sérieux. Voici mes défauts qui commencent à vous sauter aux yeux ; à mon insu, je viens de vous prouver que j'étais volontaire.

Hélène répondit :

— Mais la volonté prouve un caractère ferme, inaccessible au découragement ; c'est une qualité.

Il la regarda comme s'il cherchait une trace d'ironie sur son visage ; mais elle avait répondu avec toute la sincérité dont elle était capable.

Il éprouva une légère confusion. Dans sa loyauté, il ne voulait pas que sa fiancée se méprît. Il tenait, au contraire, à la prémunir contre son bon cœur qui se refusait à voir les imperfections existant chez l'homme qu'elle avait choisi ; il estimait que c'était un devoir impérieux pour lui de se montrer tel qu'il était à celle qu'il aimait.

Il reprit :

— Ma chère Hélène, je ne voudrais pas altérer la magnifique confiance que vous avez en moi ; mais sincèrement, ne trouvez-vous pas que le moment soit venu de vous montrer mes mauvais côtés ?

— Vous y tenez, Georges ?

— J'y tiens beaucoup... Vous n'avez eu jusqu'ici qu'un ami très amoureux, qui, naturellement, s'est empressé de vous cacher jusqu'à l'ombre d'un défaut... .

— Vous, si franc !

— Me voici, moi, avec la franchise que vous avez bien voulu m'accorder, imitant tous les fiancés qui font appel à leur volonté constante pour se montrer sous l'aspect le plus séduisant... Ce n'est pas loyal !...

Hélène s'écria :

— Vous voulez donc que, moi aussi, je vous dise que je ne réunis pas toutes les perfections.

— Je ne vous croirais pas, répliqua-t-il.

— Pourquoi voulez-vous que je me montre moins sincère que vous ?

— Hélène ! je vous aime !

— Je n'en doute pas, mon ami !

— Promettez-moi que vous ne douterez jamais de mon amour, à aucun moment de notre vie.

— Vous chercheriez en vain à m'effrayer, Georges ; j'ai mis en vous toutes mes espérances.

— Je veux que vous soyez la plus heureuse, la plus enviée des femmes.

— Je ne demande qu'à en être la plus aimée.

— Ah ! Hélène, en vous écoutant je me demande si je mérite réellement un tel trésor ?

— Oui, puisque vous avez été le premier à le découvrir, soupirait-elle.

Ces mots jaillirent du cœur de Georges :

— Oh ! comme je serai jaloux !

Hélène eut un geste de surprise, M. de Kerlor avait prononcé ces mots avec une exaltation qui la laissa tout interdite.

Il se ressaisit et prononça :

— Comme je serais jaloux si j'épousais une autre femme que vous.

Elle retrouva son sourire et répondit :

— La jalousie, c'est toujours de l'amour... Je veux que mon mari soit jaloux... Cela me prouvera, une fois de plus, combien il tient à moi.

La mer continuait à déferler au pied de la grotte ; l'écume s'élevait à une hauteur prodigieuse ; pourtant, au loin, les vagues chevauchaient avec moins d'hésitation ; la brise tournait plus à l'ouest ; on pressentait le retour du calme.

Des barques de pêcheurs, profitant de la marée, venaient de sortir du port ; elles étaient fortement secouées, mais elles gagnaient le large, semblant bondir sur les flots.

Un steamer passait, coupant la ligne de l'horizon, laissant derrière lui un épais panache de fumée que le vent emportait par volutes.

M. de Kerlor, dont les traits s'étaient contractés, redevint calme. Il n'avait eu qu'à regarder sa fiancée pour que le charme qui émanait d'elle apaisât en lui ces étranges instincts, que sa nature ardente l'obligeait à subir sans se les expliquer.

Le sourd mécontentement qu'il éprouvait se dissipa ; son regard retrouva sa mâle bonté ; il se mit à rire.

— Je crois, dit-il, que vous ne pourrez pas m'accuser de dissimulation ; je vous montre tous mes mauvais côtés.

Elle répliqua avec une mutinerie adorable :

— Je comprends, en effet, que plus d'une jeune fille réfléchirait en vous entendant parler ainsi... Pour moi, il est trop tard... Je vous prends, monsieur, avec tous vos défauts.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

NE MANQUE JAMAIS SON EFFET

Si vous voulez être certain de guérir votre rhume, prenez du *Baume Rhumal*. Le remède est infailible : 25 cts le flacon. Partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Le premier moulin à papier fut établi en 1690, près de Philadelphie, par William Rittenhouse et William Bradford.

—La valeur totale des églises aux Etats-Unis, y compris les lots de terre où elles sont construites, est portée à \$650,000,000 ; cette statistique date du 1er juillet 1897.

—Il vient de partir de New-York, à destination du Japon, une consignment de 2,000 tonnes de papier. C'est le premier envoi de ce genre qui est fait en Chine et au Japon.

—On écrit du Kentucky que les gelées hâtives ont entièrement détruit la récolte du tabac dans cet état. La production de cette année ne dépassera guère 20 p. c. celle de l'année dernière qui déjà avait été faible.

—Un homme engagé dans une affaire qui n'est pas de son goût, ressemble à un homme marié à une femme qu'il n'aime pas. Il ne peut pas plus réussir dans le premier cas qu'être heureux dans le second.

—C'est aux classes dirigeantes qu'incombe le soin de conserver notre population à l'agriculture ; d'empêcher la transmigration de la jeunesse rurale vers les villes, de prévenir l'émigration et d'activer la colonisation.

—D'après la récente publication de la Préfecture de police de Paris, la statistique médicale pour Paris serait actuellement la suivante : 272 docteurs, 80 officiers de santé, 1,150 sages-femmes, 125 chirurgiens-dentistes, 987 pharmaciens.

—La reine Victoria compte aujourd'hui 67 descendants. Pas de danger que la succession au trône d'Angleterre sorte de sa famille, au moins aussi longtemps que le peuple anglais sera fidèle à la royauté.

NOTRE PAGE DE MUSIQUE

Nous devons à la bienveillance de notre estimable confrère, le *Passe-Temps*, 58, rue Saint-Gabriel, à Montréal, la jolie page de musique que nous donnons dans ce numéro.

—Le cultivateur, que l'on peut suivre à la trace dans sa maison, par la terre et le fumier qu'il traîne avec ses pieds, qui n'a pas de remise pour mettre à l'abri son bois de chauffage, qui hûche au jour le jour du bois pour l'usage de la maison, qui laisse tout en désordre et salit tout, commet une grande faute ; il se trompe beaucoup s'il s'imagine que sa femme puisse être toujours de bonne humeur.

SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du *Baume Rhumal*, le meilleur spécifique.

TOUR DU MONDE. — Journal des voyages et des voyageurs. — Sommaire du No 48 (27 novembre 1897) : Au pays de Don Quichotte, A.-F. Jaccaci ; A travers le monde : Autour de Véronne, M. le lieutenant Tabouis ; La coloration du Nil en vert ; Une excursion au Spitzberg ; Civilisations et religions ; Grandes courses de terre et de mer : La traversée de la Manche en ballon ; A l'île Christmas ; Conseils aux voyageurs : La navigation côtière : Exemple du premier problème de route, deuxième problème de route, M. le capit. L. Muller. Abonnements : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

UNE CHANCE DE SALUT

n'est pas à dédaigner, et les malades atteints de rhumes tenaces, de toux persistances, de bronchites chroniques trouveront leur salut dans l'emploi du *Baume Rhumal*, le souverain remède de toutes les affections de la gorge et des poumons.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 1er décembre 1897 : Un duel historique (Lettres inédites de Lamartine et du colonel Pepe), A. de Gubernatis ; La littérature brésilienne, L. de Freitas ; Une évasion de l'île du Diable, commandant N. Ney ; Les dentelles de Honiton (11 gravures), Alice Dryden ; D'Europe en Amérique par terre, Th. Pesche ; Dans un paradis des animaux ; Les voitures électriques sur les grandes routes (2 gravures), J. Roux ; Napoléon prédit au XVIIe siècle, le Dr L. Caze ; Parmi les trembleurs (Le communisme en Amérique), Th. Bentzon ; Analyse des *Revue* ; Caricatures politiques (13 gravures). Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, recut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant : S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait-il ? est en même temps le plus riche en littérature sérieuse et le meilleur marché entre tous

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT
Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 155 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2398.
Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newswriters.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.
Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS
No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPEÏT
FIEVRES — ÉPUÏSEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

L'APRÈS-LAVERON
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7263. MONTRÉAL.
— MARCHAND 843. P. Q.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CAHÈS, Paris

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES
de **L. KIRN**
à l'Extrait d'Ithérie
de FOUGÈRE Mlle Puri
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.
PROCEDES :: MODERNES

U. PERREAU

RELIEUR
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte lueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 ; ce n'est que juste.
L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La coupe d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.
Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago.

LISEZ LE
Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT
Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL
G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel
Administrateur.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1892, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818

23971 80-11-07

LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

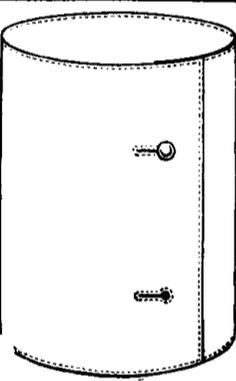
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

Chapeaux. Parapluies
Cravates, Corps et
Gants, Caleçons
Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 247 Rue St-Laurent.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

245 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

SANTA CLAUS

Faisant ses adieux à Mme Santa Claus

Télégramme de Santa Claus

Mon cher Monsieur Carsley,

Après avoir fait mes adieux à Mme Santa Claus et à tous les enfants je suis parti de bonne heure hier au matin. J'ai eu bonne chance pendant les premiers deux jours, et me voici arrivé au premier bureau télégraphique. La "Reliance" fonctionne bien; le cerf est plein d'ardeur, les jouets sont intacts et je suis très gai. Afin de ne pas manquer de jouets et si la tâche dans la grotte devient trop forte pour moi, j'ai fait des arrangements avec Mme Santa Claus, ma femme, qui partira pour Montréal aussitôt qu'elle recevra un télégramme de moi. Elle viendra dans le char de mon vieux ballon, qui est encore bon, et apportera des jouets dans le char avec elle. Je me mets de nouveau en route; au revoir.—Faites travailler les fabricants de bonbons afin que je puisse en avoir de grandes quantités pour les enfants. Je demeure votre tout dévoué.

SANTA CLAUS.

Vêtements pour petits garçons
Pour cadeaux de Noël

Des milliers d'habillements, pardessus, ulsters, reefers, pardessus-couvert, etc., pour petits garçons, faite spécialement pour Noël.

Habillements de tweeds, deux morceaux, pour petits garçons, depuis \$1.35.

Habillements Norfolk, deux morceaux pour petits garçons, depuis \$1.30.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Vêtements d'enfants

Robes garnies en dentelles et en velours pour enfants, de \$2.50 à \$6.75.

Manteaux en tweed et en beaver, pour enfants, de \$5.40 à \$13.50.

Jupes de Robes pour Dames

Jupes de robes noires et de couleur, pour dames, de \$2.70 à \$13.00.

Jupes de soies noire fleurie, pour dames, de \$8.50 à \$16.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Gilets de Dames

Nouveaux gilets en drap noir et de couleurs, pour dames, de \$2.75 à \$35.00

Gilets-blouse russes, pour dames, de \$9.75 à \$37.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame